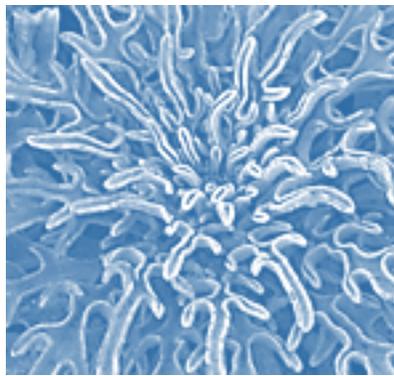


Transitions

Numéro 2 – 2^{ème} semestre 2009



ECONOMIES ET PROXIMITES

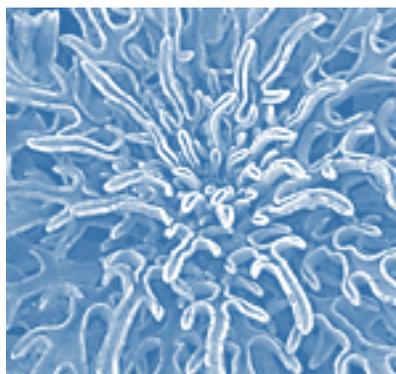
« Une renaissance économique sociale et culturelle dont nous n'avons pas idée »
Robert Hopkins

AVEC LES CONTRIBUTIONS DE

Daniel Vuillon - Kolin Kobayashi - Bernard Lietaer - Gilles Clément - Christian Mayeur - Robert Unlanowicz -
Dominique Viel - Robert Hopkins - Olivier Neyrolles - Jean-Michel Cornu - Eugénie Vegleris

Recueil, coordination et liens par
Manfred Mack et Thierry Groussin

EXPLORER EXPERIMENTER AGIR



D'un numéro à l'autre...

En présentant ce deuxième numéro de Transitions, consacré au thème « **Economies et Proximités** », l'envie nous est venue d'expliquer plus concrètement ce qui constitue le fil conducteur de notre Projet. Il découle d'une ambition - peu modeste, nous l'avouons - celle d'aider à faire comprendre un certain nombre de phénomènes susceptibles d'influencer avantageusement le processus d'évolution et de co-construction du monde, auquel nous participons tous.

Nous sommes convaincus que ce processus « produira » un monde très différent de celui que nous connaissons aujourd'hui et que certains phénomènes que nous aimerions éclairer, conditionneront la réussite ou non de cette Transition.

Quels sont ces phénomènes d'influence décisive ? Tout notre défi consistera à les identifier. Il peut s'agir de « clés pour mieux comprendre ». C'est ainsi que la « **Conversation** » vue comme un processus de co-création du futur, méritait d'être abordée comme thème central de notre premier numéro. Les différents contributeurs y ont apporté des éclairages multiples du point de vue de leurs domaines d'expertise : psychologie, sociologie, sciences cognitives, ethnologie...

Ces phénomènes d'influence peuvent être des actions innovantes sur le terrain dont la mise en valeur par un ensemble de réflexions donne de la profondeur au sujet. C'est l'approche proposée dans le présent numéro. Des observations de démarches d'animation d'**économies** locales sont mises en perspective par des échanges sur le sens même de la **proximité** et la nature des liens correspondants.

Notre prochain numéro sera consacré à des tentatives de théorisation du phénomène de **réalisation de potentiels** à partir d'observations dans la vie réelle. Notre monde pourrait sans doute suivre un chemin meilleur si l'on parvenait à repérer les vastes potentiels « invisibles » de talents, d'imagination et d'élan et à faire en sorte qu'ils s'expriment avec une saine vitalité.

Ces phénomènes qui influencent le processus de production de notre monde pourront pleinement jouer leur rôle s'ils sont mieux compris, appliqués avec imagination et reliés entre eux. C'est sur ces points que nous souhaitons apporter notre contribution.

Pour qu'il y ait de la vie là où l'on vit

par Thierry Groussin

Il y a plusieurs sortes de proximités. Celle qui vient à l'esprit est, bien sûr, *la proximité spatiale ou géographique* : sans presque mobiliser de temps et d'énergie, je peux vous rendre visite, nous pouvons être présents l'un à l'autre, nous serrer la main, partager un même espace sensoriel. Cependant, mieux qu'en *miles* ou en kilomètres, la proximité se mesure peut-être aussi à ma capacité d'affecter l'autre et à celle qu'il a de m'affecter. Alors, on pourra parler *de proximité* - ou de distance - *psychologique, sociale, spirituelle*¹. Quel que soit l'éloignement géographique, partager le même univers mental est une forme de proximité de même qu'avoir en commun les mêmes valeurs. C'est ainsi que des êtres que séparent des océans qu'ils ne franchiront peut-être jamais, peuvent néanmoins construire une relation qui a sa cohérence et sa fécondité. La Toile devient cet espace où, la distance géographique étant dissoute, les idées ne sont plus captives de leur lieu d'origine mais viennent enrichir tous ceux qui savent les détecter, sans pour autant appauvrir ceux qui les ont produites. Et voilà que l'on entre, comme l'explique Jean-Michel Cornu, dans une forme d'économie où tout reste à inventer.

Un des registres de la proximité ou de la distance est celui des *intérêts matériels*. Ceux-ci, habituellement, unissent et opposent à la fois. La façon dont je dépense mon argent affecte, en bien ou en mal, la vie de mon village comme peut-être celle d'un ouvrier ou d'un fermier qui vit à des milliers de kilomètres d'où je suis. L'entreprise nous procure biens et services, emplois et salaires, mais sa réduction unidimensionnelle à la valeur pour l'actionnaire a fait de l'humain une charge qu'il faut sans cesse éliminer et du local une pesanteur dont il faut se libérer. C'est l'histoire de Lodève, orpheline de ses industries, qu'évoque Manfred Mack, celle des petits producteurs d'ici et d'ailleurs que déracine la tourmente d'une économie planétaire. Mais c'est aussi l'histoire de Daniel Vuillon et des AMAP, de Robert Hopkins et de Totnes Transition Town, de REEL Hérault et des Seikatsu Clubs. Ce qui ressort de ces histoires, c'est que, sous l'économie matérielle et la précédant, il y a une *économie relationnelle*. Dans le Devon, le Lodévois ou à Kyushu au Japon, que ce soit sous la forme d'un WorldCafé² ou selon un protocole plus improvisé, on se rencontre, on se réunit, on se parle, *on se retrouve*.



1 Cf. Christine Hardy, Constellations de sens, Transitions n° 1.

2 Cf. Manfred Mack, Le Worldcafé, processus d'échanges créatifs en grands groupes, ibid.

Ensemble, on se donne les moyens d'un nouveau destin. On rejoint là le propos d'Eugénie Vegleris pour qui l'urgence est de faire vivre par son engagement ici et maintenant une « démocratie mondiale de proximité ».

Olivier Neyrolles nous parle de la membrane qui régule les échanges entre la cellule vivante et son environnement. Que cette membrane retienne ou laisse entrer ou sortir trop d'éléments, et c'est la catastrophe pour la cellule et pour l'organisme dont elle fait partie. Si le premier ennemi de la proximité est le cloisonnement, l'absence totale de filtre est également préjudiciable. On peut dès lors interroger la mondialisation en tant que mythe du décroisonnement total. Les monnaies complémentaires, qu'évoque notamment Bernard Lietaer, seraient-elles une forme indispensable de membrane qui permet de rééquilibrer les échanges pour qu'il y ait de la vie là où l'on vit ? Alors, changer nos grilles de lecture semble indispensable. Nous proposant un détour par le paysage, les herbes folles et la création, les points de vue croisés d'un jardinier - Gilles Clément - et d'un « entrepreneur artiste » - Christian Mayeur - ouvrent le chemin vers ce *nouveau paradigme* que Dominique Viel et Robert Ula-

nowicz nous proposent d'approfondir au moyen des travaux scientifiques les plus récents.

Voilà, à relire ce deuxième numéro de notre revue, les résonances que j'entends. « Le vrai changement me disait un jour Romain Laufer, c'est lorsque les références changent ». Nos références sont en train de changer. Bienvenue dans une époque de transition.



Les « Amap » : produire et consommer localement

Entretien avec Daniel Vuillon

Vous avez introduit en France le concept des AMAP (Association pour le maintien d'une agriculture paysanne). Avant de découvrir cette réalité, pouvez-vous nous décrire votre parcours ?

Dans notre parcours de producteur, nous avons connu tous les modes de commercialisation : vente directe sur marchés, vente directe à la ferme, vente en gros dans des coopératives, vente en demi-gros auprès des supermarchés ou des hypermarchés de la région, vente en expédition et en exportation pour la grande gastronomie.

Mon père faisait de la monoculture de l'artichaut. Petit à petit, avec l'arrivée du Canal de Provence, ce terroir a pu diversifier ses productions, ce qui fait que cette exploitation s'est tournée vers la consommation locale avec une production typique de ceinture verte diversifiée. A partir de 1989, j'ai commencé à faire des collections variétales de courges. Je me suis rendu compte que c'était une famille très nombreuse : on ne connaissait dans notre région grosso modo que 3 variétés, alors qu'il en existe 800. À partir de 1991, j'ai constitué des collections de tomates,

et en particulier de tomates anciennes suite à une difficulté commerciale. On servait les supermarchés du coin en tomates l'été et puis, cette année-là, toutes les enseignes ont décidé de ne plus commercialiser des tomates de plein champ, parce qu'elles trouvaient qu'elles avaient des défauts, qu'elles n'étaient pas toutes pareilles, etc. Ils voulaient uniquement des tomates faites sous serres et hors sol. On commercialisait en gros une tonne de tomates par jour et les tomates sont restées sur les plants cette année-là.

Pour vous, ça a été une prise de conscience ?

Oui, à ce moment-là, on s'est dit qu'on allait faire des tomates pour le potager familial et pour le point de vente direct ouvert sur notre ferme et tenu par Denise, mon épouse. C'est là que j'ai découvert qu'il existait 7300 variétés de tomates sur terre, et qu'il y en avait des vertes, des noires, etc. Et j'ai commencé à collectionner ces tomates et à les produire en quantité pour commencer à les faire connaître. C'est là que j'ai eu des contacts avec la grande gastronomie, avec Alain Ducasse en particulier dès 1994, et qu'on a



*Daniel Vuillon est, avec son épouse, agriculteur, producteur de fruits et légumes dans une exploitation de la zone péri-urbaine, à côté de Toulon dans le Var. Ce terroir est dans sa famille depuis 1804 et résiste aux menaces d'expropriation depuis 1987. Aujourd'hui, ils travaillent sur 10 ha : 4 ha de vergers, 4 ha 1/2 de maraîchage de plein champ, et 1 ha 1/2 de serres.
<http://www-reseau-amap.org>*



On a vu dans une cour d'église en plein Manhattan une distribution de légumes magnifiques, avec 250 familles abonnées et, au milieu un paysan qui avait l'air rayonnant.

commencé à produire des variétés pour un approvisionnement dans cette niche-là. On a aussi développé des collections d'aromatiques : on a eu jusqu'à 280 variétés différentes qui permettaient aussi d'inventer la cuisine avec des parfums, des saveurs, qui étaient tout à fait étonnants, parce que c'était des cultures de plein champ qui gardaient la saveur d'un terroir fort avec du soleil, du mistral, des saveurs très concentrées et très marquées.

Comment arrivez-vous, à partir de là, aux AMAP ?

Une de nos filles habitait New York et fin 1999, nous sommes allés passer le réveillon là-bas. C'est là que, grâce à elle, on a découvert les CSA américain (Community Support Agriculture), qui sont ce qu'on a appelé ensuite les AMAP (Association pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne). On a vu dans une cour d'église en plein Manhattan une distribution de légumes magnifiques, avec 250 familles abonnées et, au milieu, un paysan qui avait l'air rayonnant. Notre fille a traduit tous les documents qu'elle a pu trouver sur ce concept. Ensuite, elle nous a mis en lien avec des personnes - ressources dans les pays où ce concept existait.

Où ce système était-il présent ?

En fait, ce concept de partenariat local producteur - consommateur a démarré dans les années 60 au Japon suite à des problèmes d'insécurité alimentaire. C'est là que les mères de famille, qui se posaient des questions sur la nourriture qu'elles achetaient pour leurs enfants, se sont regroupées et ont fait un contrat avec un producteur le plus près possible de chez elles : « produisez-nous une nourriture saine et en contrepartie, on vous la paie à l'avance ». Voilà le

principe de base et c'est ce principe qu'on applique dans les AMAP.

Alors comment avez-vous introduit le concept en France ?

En Février 2001, nous avons été invités à une soirée organisée par l'association ATTAC à Aubagne sur le thème de la « malbouffe ». On a parlé du concept des AMAP et certains ont voulu tenter l'expérience. Et c'est comme ça que la première distribution s'est faite le 17 avril 2001, avec 40 familles d'Aubagne et avec notre ferme. On démarrait l'aventure sans savoir si elle allait durer 6 mois ou plus longtemps. Cela a marché et depuis 2003, notre ferme fonctionne 100 % en AMAP, on a 210 familles abonnées, et donc 3 distributions de 70 familles chacune.

Quel est le bilan de l'expérience à ce jour ?

Cinq ans après, on voit que l'exploitation tourne parfaitement. On a une très grande liste d'attente de gens qui veulent rentrer. Les produits sont performants et suffisants. On a aussi une très grande stabilité financière de l'entreprise, qui a créé à partir de là cinq emplois permanents et qui fonctionne toute l'année sans problème. Donc, on s'est aperçu qu'une exploitation comme celle-là peut être 100% dans ce concept sans aucune difficulté.

C'est à partir de cette expérience réussie que vous avez essayé ?

Oui. Quand on a compris que ce concept marchait bien, à partir de 2002, on a proposé ce système à des collègues qui connaissaient des difficultés. On a proposé une méthode d'essai des AMAP à partir de notre témoignage, celui du producteur et du consommateur. On est ainsi passé de

la deuxième AMAP à la troisième, la quatrième... D'abord sur la Provence, près de chez nous, puis au-delà. En 2007, nous avons mis en place un Centre de ressources pour l'Essaimage des AMAP en France (CREAMAP France) dont l'unique objet est d'accompagner l'essaimage du concept par ses propres acteurs : producteurs et consommateurs expérimentés. Cette méthode a maintenant fait ses preuves, toutes les AMAP créées dans ces conditions sont excessivement solides et autonomes.

En 2004, nous avons organisé un premier colloque international à Aubagne en faisant venir 600 représentants de 15 pays où ce concept existait. On a ensuite mis en place un réseau international, qui s'appelle Urgenci (www.urgenci.net) - le i est le i de citoyen et non le y de l'ambulance, quoique !

Aujourd'hui, il y a 2.000 AMAP en France, ce qui fait à peu près 400.000 personnes. Cela a contribué à sauver plus de 3.000 petites fermes qui autrement auraient sûrement disparu - dont la nôtre.

Quels sont les atouts des AMAP ?

Les AMAP responsabilisent les acteurs. Le producteur se sent responsable de la nourriture qu'il fait pour ses partenaires consommateurs, donc il va naturellement aller vers les modes de production les plus propres, les plus sains et il va faire de la variété la meilleure, et pas forcément la plus productive. On va vraiment vers une nourriture de grande qualité, qui maintient les savoir-faire, qui maintient la biodiversité, qui maintient les terres fertiles, et qui garantit au producteur son revenu.

Je citerai un exemple extraordinaire qu'on vient de vivre avec mon épouse, il y a trois semaines dans la région de

Bordeaux. Il s'agit d'un achat collectif de terres, où des citoyens se sont groupés pour acheter une propriété de 10 ha magnifique en bord de Dordogne avec un bâti. Ils ont acheté cette exploitation et l'ont relouée sur un bail à long terme à un jeune qui s'installe là. Le bilan de l'opération, c'est que 360 familles ont mis en moyenne 234 euros, ce qui installe un jeune qui va créer 5 emplois durables et qui va nourrir 1000 personnes. Et cela sans aucune subvention, sans Grenelle, sans rien du tout, quoi... Donc, cela veut dire qu'on a tous la capacité, à l'heure actuelle de changer les choses si on le veut. A l'échelle de la planète, beaucoup de choses changeraient.

Vous pensez donc que des systèmes comme les AMAP peuvent contribuer à résoudre des problèmes à plus grande échelle ?

Oui. Aujourd'hui sur la planète, on a 6 milliards d'habitants, 2 milliards qui ne mangent pas à leur faim et 1 milliard qui ne mangent pas du tout. Avec la population qui augmente, puisque le système d'aujourd'hui n'arrive pas à nourrir la planète, on y arrivera encore moins demain. Cela prouve tout simplement qu'il faut changer le système. Un concept d'autonomie alimentaire dans la proximité permettrait à cette planète, comme le dit la FAO, de nourrir 12 milliards d'habitants, même en produits bio.

Notre système montre bien que c'est une voie, que l'on peut tracer pour re-localiser dans la proximité au moins la nourriture. Cela sous-entend qu'il faut préserver les ressources locales dont les bonnes terres. J'ai fait une proposition au Ministère de l'Agriculture, dans le cadre d'un atelier sur les circuits courts : il faut obliger les communes à préserver au minimum la surface de terres agricoles pour que la population habitant sur le territoire

Un concept d'autonomie alimentaire dans la proximité permettrait à cette planète, comme le dit la FAO, de nourrir 12 milliards d'habitants, même en produits bio.

Comment fonctionne une « Amap » ?

Un groupe de consommateurs passe un contrat avec un maraîcher (ou un éleveur, etc...) local. Chaque consommateur achète à l'avance sa part de récolte par souscription. Les légumes à cultiver (variétés et quantités) sont choisis conjointement par le producteur et les consommateurs avant la saison de production. Ils sont ensuite partagés chaque semaine selon des modalités définies par le groupe. Chaque AMAP est donc différente, mais un cultivateur peut vivre avec deux groupes de 35 familles, qui lui achètent à l'avance un panier hebdomadaire de 15 € environ.

de la commune puisse être autonome sur le plan alimentaire. Parce que, si demain les transports coûtent très cher ou si les transports s'arrêtent, ou si dans les pays du Sud, ils se réveillent et interdisent l'exportation de nourriture, eh bien, qu'est-ce qu'on va manger ? La nourriture en France aujourd'hui parcourt 1500 kilomètres pour arriver dans nos assiettes, 2400 km aux Etats-Unis. Si demain il n'y a plus de transports, à Paris, je crois qu'il y a trois jours ou quatre d'autonomie, et puis il n'y a plus rien à manger. Donc, on est dans un système extrêmement fragile !

Quels sont les freins ou les leviers pour développer les AMAP ?

Pour le moment, il n'y a pas de frein dans la demande. Le nombre d'AMAP double tous les ans. L'année prochaine il y aura 4000 AMAP, il y en aura peut-être 8000 l'année d'après. D'après le CREDOC, la population qui est intéressée par des systèmes alternatifs et qui en a marre des systèmes dominants était de 20% en 2004 et est passée à 37% en 2007, donc il y a une part de marché considérable.

Cela étant, il y a tout de même des freins. Le premier frein, c'est l'accès à la propriété, surtout pour les jeunes, dans les zones périurbaines. C'est pour ça que les achats collectifs de terre comme celui qu'on vient de vivre à Bordeaux sont très importants. Le deuxième frein, c'est qu'il n'y a plus de paysans. A force de perdre un paysan tous les quart d'heures depuis des décennies, il n'y a presque plus de petites fermes. Prenez la région parisienne, par exemple : autour de Paris, il y a 30 ans, il y avait 2.500 maraîchers, aujourd'hui il en reste 150 dont 15 bio. C'est vous dire !

Et le développement du concept à l'international ?

Il y a déjà eu un essaimage sur 10 pays d'Europe de l'Est. On a envoyé des binômes producteurs - consommateurs pour expliquer le concept en Pologne, en Hongrie, en Roumanie, etc. Cela a démarré aussi dans des pays d'Afrique. En particulier au Maroc, où il y a trois AMAP en opération. Au Mali, au Togo, au Bénin, il y a des adaptations du concept à l'Afrique, il y en a même une en formation à Haïti. Aujourd'hui ce concept est présent dans plus de 40 Pays à travers le Monde. Nous organisons un colloque tous les deux ans, le prochain est en Février 2010 au Japon.

Sur le plan national, je crois beaucoup à l'essaimage de ce système à un niveau local, mais pas du tout à une forme pyramidale du concept. Ce serait une catastrophe. Aujourd'hui ce système se développe au niveau du terrain, à la base, c'est une tache d'huile qui se répand et c'est comme ça qu'il est efficace. Si on veut le diriger du haut, on repart sur des schémas classiques, où il faut remettre des normes, des contrôles, il faut attendre de recevoir des ordres. On en a marre d'avoir des gens qui pensent à notre place. Moi, je suis sûr que le citoyen est capable de faire des choix, qu'il est capable d'expérimenter des alternatives et de les réussir. Bref, qu'il est capable d'être RESPONSABLE.

Propos recueillis par Laurent Marbacher

Au Japon dès 1965...

Entretien avec Kolin Kobayashi

Journaliste, écrivain, artiste plasticien et vidéaste, Kolin Kobayashi est aussi conseiller de Greencoop et il collabore aux travaux du PRICS (Policy Research Institute for the Civil Sector), le centre de recherches et de réflexion des Seikatsu-clubs), deux organisations coopératives japonaises

Comment un écrivain et un artiste se retrouve-t-il conseiller d'une coopérative de consommateurs « bio » et collaborateur d'un institut de recherche ?

Je me suis d'abord intéressé à la beauté des marais salants de Guérande et à l'évolution du métier de paludier. J'ai écrit un livre sur l'histoire du sel de Guérande qui a été publié au Japon et qui m'a amené à rencontrer des représentants des coopératives de consommation japonaises et à faire une tournée de conférences sur le sujet. C'est ainsi que je suis finalement devenu conseiller de Greencoop. Dans les années 80, j'ai fait la connaissance de militantes des Seikatsu-clubs et depuis je suis en relation avec elles.

Quelles sont l'origine et la finalité de Greencoop et des Seikatsu-clubs ?

Tout en partant de l'amélioration de l'alimentation, ces coopératives sont inspirées par l'idéal de la démocratie locale et travaillent à la rénovation des communautés locales et régionales.

Dans les années 80, plusieurs petits mouvements coopératifs de la région de Kyushu ont décidé de s'associer.

Kyushu est une région particulière - la bombe atomique de Nagasaki - et la maladie de Minamata, due à la pollution au mercure. La population de cette région est très sensible aux questions d'environnement, de santé et d'alimentation. Il y a eu aussi, en 1955, une affaire de pollution du lait par de l'arsenic, qui a entraîné la mort de 130 personnes. Cette affaire avait provoqué une grande inquiétude chez les mères. Ces mouvements locaux se sont dotés d'une charte commune et ont pris le nom de Greencoop - coopératives vertes. Leurs objectifs sont le bien-être social, l'environnement et la paix. C'est la raison pour laquelle leurs activités s'étendent à la création de crèches, de foyers pour les personnes âgées ou pour les SDF. Elles offrent même une assistance aux personnes surendettées.

L'histoire des Seikatsu-clubs, elle, commence en 1965 avec une vingtaine de femmes au foyer qui créent le premier club en achetant collectivement du lait auprès du producteur. Ce mouvement reste encore aujourd'hui essentiellement féminin. En 1968 commencent les premiers achats groupés de denrées alimentaires auprès des producteurs agricoles. En 1970, les Seikatsu-clubs inventent Teikei : un système

de contrat direct, sur une base d'équité, entre les producteurs et les membres de la coopérative de consommation, un des modèles repris par le mouvement AMAP. Leurs objectifs sont très vastes : la sécurité alimentaire et la santé (produits sans additifs chimiques, traçabilité, refus des OGM), l'environnement (réduction du CO2, recyclage). Ils ont créé une mutuelle pour leurs adhérentes et proposent des services sociaux aux personnes âgées.

Aujourd'hui, Greencoop compte environ 380.000 membres, l'Union des Seikatsu-clubs autour de 310.000.

Est-ce que procurer au consommateur japonais des produits de qualité est la seule finalité de ces organisations ?

C'est la base de leur activité, mais ce n'est pas seulement cela. Elles se développent dans le sens d'un mouvement social et solidaire. Par exemple, le but du PRICS est de réfléchir à un système social alternatif et de créer un réseau de solidarité et de partage embrassant les mouvements coopératifs, écologistes, pacifistes ainsi que celui de l'émancipation des femmes.

Propos recueillis par Thierry Groussin



Fellow researcher à l'université de Berkeley, ancien haut fonctionnaire de la banque centrale de Belgique où il a piloté le dispositif de convergence qui a conduit à l'Euro, membre du Club de Rome, Bernard Lietaer est considéré comme un « architecte monétaire ». C'est un des rares experts à avoir annoncé la crise financière. C'est également un des spécialistes au plan mondial des monnaies alternatives.

*Il est l'auteur de *The future of money* (2001) et, avec Margrit Kennedy de *Monnaies régionales* (Editions Charles Léopold Meyer, 2008).*

<http://www.lietaer.com/>

Changez la monnaie, vous changez la relation

Entretien avec Bernard Lietaer

Bernard Lietaer, vous êtes de ceux, peu nombreux, qui ont annoncé l'actuelle crise financière plusieurs années avant qu'elle survienne. Vous êtes aussi de ceux - toujours aussi peu nombreux - qui annoncent que cette crise est loin d'être finie, que nous connaissons des rechutes et que nous courons le risque de voir la catastrophe monétaire contaminer profondément l'économie réelle. Sur quoi vous appuyez-vous ?

Je donne souvent l'exemple suivant. Supposez qu'une législation mondiale ordonne un jour qu'on remplace tous les arbres de la Terre par une seule essence. Que se passera-t-il si apparaît soudain une maladie ou un prédateur de cette essence ? Pour lui, cette décision sera une excellente affaire. Au lieu de n'avoir que quelques arbres à dévorer ici ou là discrètement, c'est une forêt mondiale - son plat préféré - qui lui est proposée sur un plateau ! Que croyez-vous qu'il va se passer ? Le prédateur va se multiplier à la dimension du festin que vous lui offrez et votre monoculture ne sera bientôt plus qu'un souvenir. Or, c'est ce que nous avons fait avec la monnaie : une seule grande monoculture mondiale avec des clones qui s'appellent dollar, euro, yen....

Ce que je vous dis là pourrait n'être qu'une métaphore, mais c'est la réalité. Le professeur Ulanowicz, à l'université

de Maryland, a modélisé ce qui fait la pérennité des écosystèmes complexes¹. Cette pérennité dépend d'un équilibre entre deux processus : la résilience et la performance. Vous savez comment on obtient la performance puisque c'est une caractéristique de notre façon de gérer les affaires : on supprime tout ce qui ne contribue pas au résultat recherché. Cela s'apprend dans toutes les *business schools*. Tout le contraire de la résilience² qui, elle, se développe en multipliant la diversité et l'interconnectivité - des choses qui freinent la performance. Alors, bien sûr, si on mise exclusivement sur la résilience, on a des systèmes très stables - si stables que rien n'évolue ! Mais si on ne mise que sur la performance, on a ce qu'on a aujourd'hui. Tout l'art est de placer le curseur au bon endroit entre résilience et performance. Un bon système monétaire serait en fait un écosystème articulant des monnaies internationales et des monnaies « complémentaires ».

Nous reviendrons sur cette idée qui vous est chère des « monnaies complémentaires ». Ce qui est inhabituel, c'est qu'un économiste aborde la question des phénomènes monétaires en faisant référence au fonctionnement des écosystèmes, comme vous venez de le faire, mais aussi à la psychologie, voire à des concepts issus des traditions

¹ Cf. l'article de Dominique Viel, page. 17
² On retrouve ce concept dans l'interview de Robert Hopkins, page. 22

asiatiques. Est-ce à dire que l'approche monétaire traditionnelle ne vous suffit pas ?

D'abord, l'approche monétaire traditionnelle affirme que la monnaie est neutre, est un simple agent passif qui permet aux échanges de se faire plus efficacement. Or nous avons les preuves empiriques que cela est faux. La monnaie influence les relations entre les gens, leur rapport aux choses, leur façon de faire société. Si l'on prend le modèle dit « intégral » de Ken Wilber, on se rend compte que 95% de ce qui est écrit à propos de la monnaie a toujours et seulement à voir avec un seul des quatre domaines de connaissance. Le modèle auquel je fais référence est construit à partir de deux axes qui se croisent : un axe subjectif/objectif et un axe personnel/collectif. Ces deux axes délimitent quatre quadrants : subjectif/individuel, objectif/individuel, subjectif/collectif, objectif/collectif. Nous nous intéressons tous au quadrant objectif/individuel : comment gagner sa vie, que faire de son argent, etc. La psychologie scrute principalement le subjectif/personnel : le rapport intime de la personne à l'argent. L'approche monétaire traditionnelle ne s'intéresse qu'aux phénomènes objectifs qui ont une ampleur suffisante pour être quantifiés et modélisés. De ce fait, le registre du collectif/subjectif est le grand orphelin. Or, pour reprendre le concept de Jung, l'argent a des résonances profondes et indéniables dans « l'inconscient collectif » où il met en branle des énergies considérables

D'où une approche par les archétypes qui apparaît dans certains de vos écrits ?

Quand il s'agit de comprendre quelque chose de complexe - et les phénomènes monétaires sont quelque

chose de complexe : l'imprévisibilité de la crise pour beaucoup d'experts en est la démonstration - c'est un devoir de recourir à plusieurs approches. Comment voulez-vous comprendre les phénomènes monétaires si vous écarterez d'office tout ce qui tient compte de la psychologie collective ? Comment voulez-vous expliquer la survenance d'une folie qui s'empare d'un système qui s'affirme totalement rationnel par-dessus tout ?

Un archétype peut être défini comme une image récurrente, représentant des stéréotypes d'émotions ou de comportements qu'on a pu observer au cours des siècles. Les légendes mettent en scène des archétypes. Chacune de nos figures mythologiques décrit un archétype. La crise dont nous parlons illustre par exemple une dialectique entre les valeurs apolloniennes et les valeurs dionysiaques. Apollon, c'est l'adulte, la raison, Dionysos, c'est l'enfant sans contraintes, la jouissance. Notez que tous les deux sont les fils préférés de Zeus. Ils ne sont jamais loin l'un de l'autre. Quand les dérives propres à chacun de ces deux archétypes sont stimulées, on a deux formes de folie que l'on retrouve dans la crise financière. La raison devient un raisonnement obsessionnel hyper-rationnel et l'ivresse devient panique.

Maintenant je vais reprendre la crise, en quatre actes, en suivant la légende antique. Le premier acte - que j'appelle « Préparation » est apollonien : les grands pontes du marché financier annoncent avec beaucoup d'aplomb des gains potentiels considérables, les nouvelles technologies ou les *subprimes*. C'est Apollon le raisonnable, dieu de la lumière, qui prophétise. Le deuxième acte - la « Frénésie », marque l'entrée en scène des petits investisseurs et, du point de vue des archétypes, de « l'enfant éternel ». Qu'est-ce qu'on va bien s'amuser ! Et, financièrement,

La monnaie influence les relations entre les gens, leur rapport aux choses, leur façon de faire société.

Les crashes sont en rapport avec l'hyper-rationalité des marchés financiers.



la bulle s'enfle de plus en plus. Le troisième acte - « Panique », c'est l'explosion de la bulle. On revend à tout va, il y a des pertes considérables et, du point de vue de la légende, cela correspond à la culmination de la frénésie orgiaque lorsque Dionysos est démembré. Enfin, le quatrième acte - que j'appelle « Recoller les morceaux », marque le retour des hommes sages qui procèdent à l'inventaire du désastre, prescrivent les remèdes et font promettre « qu'on ne recommencera plus jamais ». C'est Apollon qui revient d'Hyperborée et Dionysos retourne au monde souterrain.

Quelle leçon tirez-vous de cette mythologie ?

Que l'excès du rationnel provoque l'irrationnel. Les crashes sont en rapport avec l'hyper-rationalité des marchés financiers. Dans la mythologie, la tombe de Dionysos ne se trouve-t-elle pas au cœur même du sanctuaire d'Apollon ? Plus un marché est hyper-rationnel, plus il a de chance de sombrer dans la folie. Pourquoi ? Parce que l'hyper-rationalité nous donne l'illusion d'une certitude

Nous arrivons à la question des monnaies complémentaires. Vous évoquez dans vos écrits et dans vos conférences le concept de monnaies yang et de monnaies yin : qu'entendez-vous par là ?

Il se trouve que j'étais à Bali lors de l'attentat à la bombe qui a coûté la vie à près de deux cents personnes la nuit du 12 octobre 2002. Les rapports de police ont montré la singularité des réactions des Balinais. Après l'attentat, personne n'a profité des centaines de vitrines soufflées par l'explosion pour se livrer au pillage et, bien qu'il y ait eu des craintes à ce sujet, les

musulmans de Bali n'ont pas été l'objet de représailles. Comportements bien différents en Occident dès que des magasins sont sans protection ou, aux Etats-Unis, à l'égard des musulmans après le 11 septembre. Je me suis fait expliquer « l'exception balinaise ». Elle proviendrait de cette philosophie d'un équilibre du yin et du yang. Sommairement, le yang est l'énergie de compétition, de conquête, la logique, l'expansion, le pouvoir autoritaire. Le yin, lui, exprime l'esprit de coopération, la pensée non linéaire, la solidarité, la confiance mutuelle. C'est ainsi que, pour moi, une monnaie yin est une monnaie qui encourage le sens de la communauté, de la solidarité, alors qu'une monnaie yang stimule la compétition égoïste. Nos monnaies conventionnelles - l'euro, le dollar, le yen - sont des monnaies plutôt yang car elles sont créées par une hiérarchie, elles excitent l'avidité et la compétition. C'est pourquoi il convient de les compléter par des « monnaies yin ».

Il faut cependant se garder d'entendre le yin et le yang sous un mode binaire - un ou zéro, noir ou blanc, bon ou mauvais - comme la pensée occidentale en a l'habitude. Le yin et le yang sont des polarités. Ils sont en tension dans tout phénomène avec toute l'échelle des dégradés du plus de yang au plus de yin.

Des exemples de monnaies yin ou « plutôt yin » et de leurs effets ?

Je vous citerai trois exemples, une monnaie « locale », une monnaie d'entreprise et une monnaie « sociale ». Mais ce qu'il faut savoir, c'est qu'il y a des milliers de monnaies complémentaires, partout dans le monde, dont certaines très anciennes.

En 2006, à Berkshire, aux Etats-Unis, dans l'Etat de Massachusetts, des citoyens soucieux d'enrayer le

déclin de l'économie locale ont créé le « berkshare », dont le nom est un jeu de mot entre celui du comté et le verbe « share » : partager. Par convention, un billet d'un *berkshare* équivaut à un billet d'un dollar. Il y en a aujourd'hui plus de deux millions en circulation et ils sont acceptés par plus de 350 entreprises ou commerces de la région. Cinq banques acceptent les *berkshares* dans leurs douze agences locales. Bientôt, les automates de la contrée délivreront des *berkshares* et on pourra faire des virements et des prêts libellés en *berkshares*. De quoi s'agit-il ? De donner à la population, à la communauté de Berkshire, la possibilité de continuer à vivre avec plaisir et à travailler dans une région qu'elle aime, et pour cela d'encourager la création locale de richesses, de services et d'emplois.

Transportons-nous maintenant en 1934, en pleine dépression économique, en Suisse. Seize chefs d'entreprises se retrouvent un jour dans leur *Weinstube* préférée. Les affaires sont moroses. Le crédit bancaire se contracte et ils s'en trouvent affectés soit directement soit à travers leurs clients ou leurs fournisseurs. C'est une situation qui ressemble beaucoup à celle d'aujourd'hui. En discutant, ils découvrent qu'ils sont dans certains cas les clients les uns des autres et qu'ils pourraient se passer des banques. Il leur suffirait de trouver un moyen plus fluide que le troc. Ils viennent d'inventer le WIR - de *Wirtschaft Ring*, cercle des affaires - une monnaie utilisée aujourd'hui par plus de 60 000 entreprises suisses. WIR, en allemand - cela vaut la peine d'être précisé - veut aussi dire « Nous » : la dimension communautaire est bien affirmée.

Je vous parlerai enfin du Japon. Ce pays est en avance de quelques années sur l'Europe en ce qui concerne le vieillissement de la population, c'est pourquoi l'exemple que je vais donner

est particulièrement intéressant pour nous. En raison de la crise qui y dure depuis des années, les problèmes rencontrés par les personnes âgées ne peuvent pas tous être pris en charge par l'Etat. Un jour, un M. Hotta a eu l'idée de créer le *Fureai Kippu*, le « ticket de relation cordiale », une monnaie qui sert uniquement à remercier les gens comme vous ou moi des services qu'ils rendent aux personnes âgées. Le mécanisme est le suivant. Une association, une ONG, émet des *Fureai Kippu* et les crédite sur un compte d'épargne/temps pour tout service rendu à une personne âgée, qui n'est pas couvert par l'Etat. Imaginez que vous fassiez les courses pour une vieille dame et que cela vous ait pris deux heures. Eh ! bien, vous allez être crédité de deux *Fureai Kippu*. Vous pourrez les conserver pour bénéficier des mêmes services lorsque vous serez malade ou âgé, ou les envoyer électroniquement tout de suite à vos parents pour qu'ils puissent les utiliser. Des centaines de milliers de personnes âgées en bénéficient. Cette monnaie désinhibe ceux qui rendent service, car être payés pour cela en monnaie nationale les mettraient mal à l'aise ; et en même temps cette aide n'est pas perçue par les personnes âgées comme une assistance rémunérée mais comme un service rendu. La relation entre les uns et les autres n'est plus la même.

Vous entendez ce que je viens de dire ? En changeant le type de monnaie, vous avez changé la relation !

Propos recueillis par Thierry Groussin



Vous entendez ce que je viens de dire ? En changeant le type de monnaie, vous avez changé la relation !



Ingénieur agronome, jardinier paysagiste, botaniste, entomologiste, Gilles Clément a réalisé de nombreux jardins, notamment le Parc André Citroën à Paris (co-auteur), le domaine du Rayol (Var), les jardins de Valloires (Somme)...En 2006, il crée le jardin du musée du quai Branly à Paris. Concepteur et réalisateur de l'exposition « Le jardin planétaire » à La Villette en Septembre 1999, c'est dans la Creuse qu'il a inventé le jardin en mouvement. Conférencier invité sur toute la planète, il est l'auteur de plusieurs livres, dont le « Manifeste du Tiers-Paysage » (Editions Sujet/Objet, 2004).

www.gillesclement.com

L'évangile des herbes folles

Dialogue avec
Gilles Clément et Christian Mayeur

Gilles Clément, d'abord, quel est votre métier ?

G.C. : Le terme officiel c'est paysagiste, mais je préfère dire que je suis jardinier. Parce que le jardin, pour moi, englobe le paysage. Il est planétaire. L'écologie nous amène à penser que le jardin ne peut pas être un espace petit. Avec l'oiseau, le vent, tout cela communique. C'est une autre échelle.

Et vous, Christian Mayeur, quel genre de jardinier ou de paysagiste êtes-vous, et à quelle échelle ?

C.M. : Je cultive la relation créative au sein des entreprises, entre les entreprises et les territoires, entre les régions d'Europe, entre les structures artistiques et les entreprises. Je travaille avec un archipel d'artistes et d'entrepreneurs. J'adore assembler des talents qui ne se rencontreraient pas, composer des paysages de changement avec mes clients, pratiquer l'innovation radicale. Un « Faire Autrement » qui prend racine dans le présent créateur, à la manière des plantes « radicales » comme le lierre, à l'opposé des scénarios inscrits d'avance dans des futurs abstraits.

Gilles Clément, dans vos conférences vous dites que la diversité en péril nous met en retour en péril. Pouvez-vous nous expliquer cela ?

G.C. : Je suis entré dans la compréhension des écosystèmes par l'entomologie. Les insectes sont mangés par les oiseaux, ils mangent des plantes, ils sont mangés par des mammifères, ils se mangent entre eux : il y a des relations qui font qu'au bout d'un moment vous avez fait le tour de presque tous les êtres vivants en partant des seuls insectes. C'est la biocénose : les êtres qui sont en relation les uns avec les autres dans un écosystème. Je me suis alors rendu compte, comme d'autres avant moi, que si on interrompt un maillon de la chaîne écologique, on perturbe presque tout. Il y a des rétablissements progressifs, mais cela prend du temps et c'est une dégradation.

Ce qu'on peut dire, dans le métier que je fais, en observant la nature, c'est que la diversité joue en la faveur du projet, mais qu'il est difficile de mesurer clairement la totalité des paramètres qui entrent en ligne de compte, par exemple pour la mise en équilibre d'un jardin. Un jardin écologiquement géré est un jardin où il n'y a pas de

poison. Donc il y a beaucoup d'espèces animales et végétales et ces espèces en quelque sorte s'organisent entre elles pour se réguler. Il y a ce qu'on peut appeler des « auxiliaires du jardinage » - ou de l'agriculture quand on est dans un milieu équilibré, ce qui est très rare mais existe encore. Ces auxiliaires travaillent pour eux mais, d'une manière indirecte, ils travaillent aussi pour nous : ils équilibrent toutes les chaînes de prédation, ils entretiennent les équilibres physico-chimiques du sol, etc. Ces êtres divers qui interviennent dans le jardin, nous n'en exploitons qu'une toute petite quantité, celle qui nous sert à manger, à boire, à faire des vêtements, etc. Mais tout ce que nous n'exploitons pas vient permettre la régulation de la diversité que nous exploitons.

Christian Mayeur, est-ce ainsi que cela se passe dans vos propres jardins ?

C.M. : L'observation qui me semble commune, c'est, comme vient de le dire Gilles, que « la diversité joue en faveur du projet quel qu'il soit ». Il s'agit en définitive de redonner de la liberté et des moyens d'expression à ce qui est divers, et d'observer, d'écouter ce qui se passe. Par exemple, les questionnaires de satisfaction sont un espace mental structurant. Ils ne font que refléter la vision du monde que l'entreprise projette sur son environnement et nolens volens ils amènent les personnes interrogées à valider cette vision au détriment de la leur. Quand j'ai travaillé sur la qualité de vie des habitants dans les quartiers d'habitat social, nous sommes sortis du « jardin à la française », de l'espace mental maîtrisé de Pas-de-Calais Habitat pour nous ouvrir au « jardin anglais » de ses habitants. Nous avons écouté des personnes parler librement de leurs rêves, dans leur lieu de vie,

c'est-à-dire chez elles, autour d'une tasse de café, dans l'environnement qui tisse leur quotidien et favorise les associations d'idées. Nous avons organisé des performances artistiques nocturnes - donc hors des moments balisés de la journée - où les habitants présents (le plus souvent des jeunes) ont rencontré de manière aléatoire les dirigeants de Pas-de-Calais Habitat, et improvisé ensemble des relations créatives. Avec la complicité de l'artiste Alexandre Ovize, nous avons organisé en novembre 2008 un « atelier dans l'atelier », où les collaborateurs ont réinventé leur espace de travail. Plutôt que dire ce qu'elle voulait, la direction a indiqué seulement un impossible : casser les murs porteurs. Au delà de cet interdit, tout était possible. Les participants s'en sont donné à cœur joie, de l'ingénieur à la secrétaire. La synthèse de leurs idées est devenue le cahier des charges de l'architecte chargé des travaux. Quatre mois après, deux étages du siège de cette entreprise qui gère 39 000 logements sont totalement transformés, ouverts sur la ville d'Arras. C'est une autre métaphore botanique qui prévaut ici : le rhizome. Pour libérer la parole de personnes qui se vivaient comme des « auxiliaires », nous avons appliqué ce que j'appelle le principe d'Alain Bashung¹ : « Quand on veut stimuler le désir, plutôt que de dire ce qu'on veut, il vaut mieux se contenter de dire ce qu'on ne veut pas, et laisser faire ». Dans une expérience comme celle-ci, l'habitat s'est révélé un tissu complexe de relations vivantes, invisibles aux gestionnaires normatifs. Gilles, cela me fait penser à votre concept de « tiers-paysage ». Pouvez-vous nous en parler ?

G.C. : Le Centre d'Art de Vassivière² m'a demandé un jour de faire une analyse photographique du paysage. J'ai livré une sorte de boîte, une visionneuse de diapos, carrée, avec des vides dans lesquels il y avait une plante évocatrice de l'ombre - des paysages



Diplômé de l'IAE d'Aix en Provence, entrepreneur et artiste, Christian Mayeur accompagne les dirigeants de structures privées et publiques dans leurs stratégies de transition. Il enseigne l'Innovation de Service dans le Master « Management des Activités de Services » de l'IAE d'Aix en Provence. Auteur du livre de référence « Le manager à l'écoute de l'artiste » (Editions d'Organisation, 2006) qui a reçu le Prix Advancia-CCIP du livre d'Entrepreneuriat 2007. Il anime aujourd'hui Entrepart entre le Tarn et d'autres régions du monde.

www.entrepart.com

¹ Cf. « Le manager à l'écoute de l'artiste », Editions d'Organisation, 2006
² Centre International d'Art et du Paysage (CIAP) de Vassivière en Limousin.

Ces petits bouts, ces délaissés ici et là, ce que j'appelle le « tiers paysage », ce sont des lieux porteurs de la diversité, donc du futur.

de l'ombre - une de la lumière et une du tiers-paysage. Et des plans, des photos, des transparents. C'était un objet de compréhension de la région de Vassivière en Limousin. J'avais analysé le paysage comme étant binaire, avec énormément d'arbres et, au milieu, des clairières, et tout cela se balançait de façon assez heureuse - un bel équilibre. L'ombre, c'est les arbres ; la lumière, c'est les pâtures. Or, me rendant sous la forêt, je vois qu'il n'y a rien, et dans les pâtures pas grand-chose. Très peu de diversité. « Ce n'est pas possible, me disais-je, ce paysage si beau, qui a l'air si naturel... » En fait très peu d'espèces. Et je trouve la diversité ailleurs. Pourquoi ? Parce que c'est un territoire géré par l'ingénieur forestier ici, par l'ingénieur agricole là - finalement entièrement maîtrisé. Mais, m'approchant des endroits qui ne sont pas maîtrisés, je les vois, les plantes, les animaux que je cherche. Ils se sont tous réfugiés là, sur le bord des routes, dans les friches, dans les endroits où il y a des cailloux, où les machines ne peuvent pas passer. Bref, je ne trouve rien où l'homme intervient avec violence, mais je les trouve ailleurs, et je me dis que ces petits bouts, ces délaissés ici et là, ce que j'appelle le « tiers-paysage », ce sont des lieux porteurs de la diversité, donc du futur.

Mais l'agriculture intensive s'est développée parce qu'elle a, du point de vue de l'être humain, des rendements supérieurs à la nature. L'issue ne serait-elle pas que nous prenions le contrôle de tout ?

G.C. : L'agriculture d'aujourd'hui a des rendements, mais elle n'est pas rentable. Elle est dévastatrice. La terre a été tellement traumatisée que les vers de terre sont partis, les micro-organismes ont disparu, et les bactéries, et tout ce qui est utile. Pour arriver à cultiver sur de tels sols, il faut apporter

tout ce qu'on a enlevé, plus d'autres choses encore parce que les plantes issues de notre ingénierie sont fragiles. Si nous venions à exploiter tout, nous nous mettrions en situation de nous priver de l'assistance de la nature. Du coup, nous serions obligés d'assister nous-mêmes les plantes. C'est ce que font l'agriculture et l'horticulture non écologiques : elles produisent des plantes ou des animaux qui ne peuvent pas vivre seuls, à qui il faut donner énormément d'intrants - des engrais, des pesticides. Ce qui, en plus de perturber le milieu et de le polluer, met de toute façon cet ensemble en état de grande fragilité.

Admettons - c'est un scénario catastrophe - que l'homme exploite la seule diversité dont il a besoin en gagnant de plus en plus de surface au détriment du tiers-paysage, c'est-à-dire au détriment des herbes folles, des espèces dont on ne fait rien - mais qui font tant pour nous à notre insu. On n'aurait plus sur la planète que des plantes et des animaux « sous



perfusion ». Comme le sont le blé actuel et, pour partie, le maïs. Vous n'avez plus de blé qui puisse vivre sans l'assistance humaine. Si tout était comme cela, vous imaginez la difficulté. C'est ce que j'appelle la position symbiotique. Le lichen par exemple est un être symbiotique : il se compose d'un champignon et d'une algue qui ne peuvent vivre l'un sans l'autre. L'homme est totalement dépendant de son environnement. Il est hétérotrophe, c'est-à-dire que, contrairement aux plantes, il n'est pas capable de synthétiser directement sa nourriture à partir de l'énergie. S'il créait un environnement qui dépende entièrement de lui, composé de plantes et d'animaux incapables de vivre sans une assistance, il suffirait qu'un des deux systèmes soit défaillant pour que tout disparaisse.

Christian Mayeur, le pouvoir d'aménagement de l'être humain est donc dangereux pour lui-même ? N'est-ce pas un paradoxe ?

C.M. : Il serait temps dans les entreprises de dépasser les habitudes de confort pour libérer le désir d'invention. Le XXème siècle a été consacré à transformer clients, citoyens et salariés en consommateurs. D'un même mouvement, le marketing et le management ont visé à assouvir les besoins d'accumulation, de dévoration et de divertissement. Au départ, l'objectif était louable : sortir la population des souffrances dues à la famine et aux épidémies, améliorer les conditions de vie, réduire la pénibilité, équiper les ménages, au prix d'une organisation rationnelle de la production et d'une séparation entre les experts et les exécutants. Aujourd'hui se produit une rupture du scénario, c'est ce qu'on appelle « la crise ». Après la saturation de cette économie du besoin dans un univers aux ressources présumées infinies, nous découvrons que nous som-

mes entrés dans l'économie inverse : celle où nous avons compris que les ressources naturelles sont finies, que la « nature » est menaçante en raison même des aménagements que nous lui avons infligés. Dans l'arrière-cour du bazar fascinant, nous avons amoncelé la plus grande masse de déchets jamais produite.

De nombreux signes nous indiquent que nous vivons à l'abri d'une membrane de confort fragile et que les actifs toxiques sont dans nos têtes. Si nous voulons créer de l'humanité pour demain, il est temps de mettre l'invention aux commandes. A cet égard, il y a de bonnes nouvelles : à travers les connexions permises par les technologies, nous sortons de l'ère de la masse informe d'individus pour accéder à un univers de communautés de personnes inter-relées dont les capacités créatives se démultiplient à l'infini. Et des personnes lucides, volontaires, désirantes, il y en a toujours, mais, comme les herbes folles, elles s'expriment de plus en plus en dehors des champs balisés par le management des entreprises. Ouvrons les yeux, tout le modèle de management du XXème siècle est mis cul par-dessus tête. C'est le passage du besoin au désir. Or, qui dit « désir » dit « questionnement ». C'est la base même du processus artistique. Ne pas accepter la réalité comme donnée, mais questionner inlassablement les situations pour inventer de nouvelles possibilités. Alors, comment ménager les collaborateurs pour leur permettre d'exprimer leurs désirs de contribution ? Comment ménager les clients pour entretenir leur désir de coopérer, d'apporter leurs idées à l'entreprise ? Comment créer un espace de jeu ? Voilà le moteur de toute l'économie de la contribution, de Wikipedia à l'Open Source en passant par Google. A l'opposé d'une lubie technophile, cette économie des systèmes d'interaction répond avant tout à un désir humain de création, de

*A l'opposé d'une
lubie technophile,
cette économie
des systèmes
d'interaction répond
avant tout à un désir
humain de création.*

On a appris que les « êtres de diversité » avaient une capacité à se modifier.

reprise en main de notre destin.

Alors, les herbes folles, selon vous, sont l'avenir de l'humanité ?

G.C. : Les herbes folles portent des écritures génétiques extrêmement différentes qui, en se combinant ou en restant telles quelles, peuvent servir dans n'importe quel système biologique. Je ne dirai pas que ce sont des bases de manipulation d'OGM parce qu'on n'a pas besoin forcément de cela - la nature le fait très bien toute seule - mais si nous supprimons la richesse génétique dont nous disposons, la nature elle-même n'y arrivera plus. Que se passe-t-il quand un arbre est traumatisé ? Il change de génome ! C'est quelque chose qu'on ne savait pas. Ainsi les dernières pousses d'un chêne traumatisé vont avoir une écriture génétique différente des anciennes pousses. Et c'est très troublant parce que cela se fait à toute vitesse, à basse énergie, sans qu'il y ait de manipulations. C'est l'arbre qui le fait tout seul... On a appris, à regarder, que la nature avait cette capacité - que les « êtres de diversité » avaient une capacité - pas toujours égale - à se modifier. Ces modifications vont en faveur de cette diversité, mais aussi en notre faveur, puisque nous l'exploitons. Si nous empêchons cette diversité, nous nous condamnons.

C.M. : Les herbes folles, ce sont les autres, quand nous les regardons comme « autres », dans le respect de leur singularité. Les clients en devenir

représentent l'avenir d'une entreprise. Non pas les clients ciblés et segmentés dont les besoins sont pré-formatés par les outils du marketing, mais les clients vivants et désirants, en tant qu'êtres autonomes, dont les entreprises ont tout intérêt à entendre les capacités créatives. Pour le groupe hôtelier Accor, nous avons mis en œuvre des ateliers artistiques afin d'imaginer l'expérience de service qui serait offerte par la marque Pullman. A la différence de « focus groupes » où l'on fait réagir les gens sur des propositions, nous avons stimulé et encouragé les créations de clients pris au hasard, comme des « herbes folles » qui imaginaient des expériences hôtelières. Nous avons aussi réuni pour des ateliers artistiques des collaborateurs de toutes fonctions et responsabilités, du directeur général d'hôtel à la femme de chambre. Nous nous sommes immergés dans les hôtels et avons questionné avec eux l'aménagement, les circulations, les relations, les technologies. Ils ont produit en trois demi-journées des idées fortes qu'aucune des études quantitatives menées ensuite au plan mondial n'est venue contrecarrer.

Les idées du futur sont là, sous nos yeux, à nous d'ouvrir notre regard à la manière des artistes. C'est le sens des recherches-actions entre artistes et entrepreneurs que nous menons pour ouvrir les organisations à la pollinisation des herbes folles et inventer l'autre monde d'après la crise.

Propos recueillis par Thierry Groussin



Le nouveau paradigme de la durabilité

Rencontre avec Robert Ulanowicz

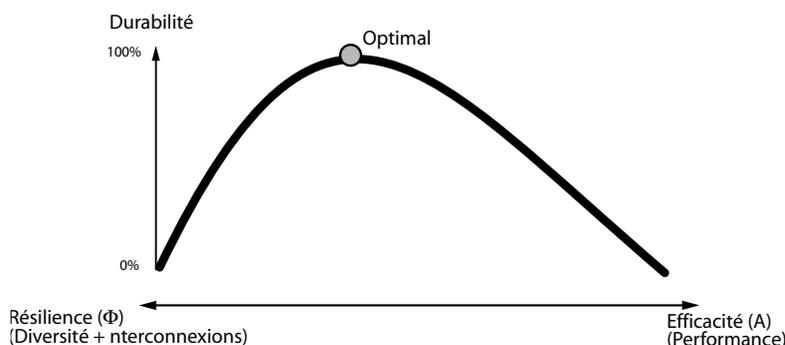
Tout système complexe en forme de réseau, comme sont les écosystèmes, les organismes vivants et les économies, peut être analysé comme un système de flux de matière, d'énergie et d'information. Dans la chaîne alimentaire par exemple, les plantes captent l'énergie solaire, sont mangées par les animaux, qui se mangent entre eux jusqu'au prédateur au sommet de la chaîne. Lorsque les organismes meurent, leur énergie et leur matière sont recyclées par des bactéries. De la même manière, les économies sont des réseaux de circulation de monnaies échangées entre des acteurs, qui sont des millions d'entreprises et des milliards de personnes, en contrepartie de produits et de services.

L'étude des systèmes naturels a conduit à la compréhension mathématique très sophistiquée de la manière dont la structure d'un réseau affecte la viabilité à long terme d'un système, grâce à l'équilibre entre son efficacité¹ et sa capacité à rebondir².

L'efficacité (ou performance) permet au système de traiter des volumes appropriés de matière, d'énergie ou d'information. Elle mesure la capacité du système à fonctionner de manière suffisamment organisée pour maintenir son intégrité dans le temps.

La capacité à rebondir (ou résilience) permet au système de se maintenir malgré les perturbations. Elle mesure les réserves d'actions disponibles dans le réseau pour faire face aux exigences de nouvelles situations, ainsi que les innovations utiles pour son évolution.

Deux variables relatives à la structure du réseau jouent un rôle central par rapport l'efficacité et à la capacité à rebondir : la diversité, c'est-à-dire l'existence de différents agents agissants comme « nœuds » dans le réseau, et l'inter-connectivité, c'est-à-dire le nombre de connexions disponibles entre les agents. D'une manière générale, plus la diversité est élevée et plus il y a de connexions possibles, plus la capacité à rebondir du système s'améliore, car il a à sa disposition des canaux alternatifs en cas de problème ou de changement. L'efficacité, pour sa part, augmente par la rationalisation, ce qui se traduit habituellement par une réduction de la diversité et de la connectivité.



Robert Ulanowicz est un hybride d'écologiste, d'ingénieur et de philosophe.

Professeur d'Ecologie Théorique à l'Université du Maryland, il y dirige le laboratoire de biologie de Cheseapeake. Spécialiste de l'écologie des processus, il a reçu en 2007 la médaille Ilya Prigogine de l'Université de Sienne et du Wessex Institute.

Il est notamment l'auteur de « Ecology, The Ascendent Perspective » (1997), « Growth and Development : Ecosystems Phenomenology » (2000), « The Third Window » (2009).

L'ensemble de ses travaux vise à montrer qu'il existe un fondement scientifique au concept de durabilité.

Il a travaillé plusieurs décennies sur les écosystèmes naturels, en s'appuyant sur la thermodynamique, la théorie de la complexité et la théorie de l'information.

www.cbl.umces.edu/~ulan

1 En anglais, « efficiency », traduit dans cet article par efficacité, et souvent associé à la performance.

2 En anglais, « reliability », traduit dans cet article par « capacité à rebondir », mais parfois traduit par « résilience » ou « résistance ».



Dominique Viel est chef de la mission de contrôle Ecologie et Développement Durable (Ministère de l'économie, de l'industrie et de l'emploi, Ministère du budget, des comptes publics et de la fonction publique). Elle a publié aux Editions Ellipses « Ecologie de l'Apocalypse » (2005) et écrit régulièrement dans EchoNature.

Robert Ulanowicz nous offre une théorie qui s'inscrit dans la suite de Newton et Darwin, et, avec elle, un ensemble d'outils qui peuvent s'appliquer à tout réseau complexe, qu'il soit naturel ou conçu par les êtres humains.

Fondamentalement, la nature ne choisit pas le maximum d'efficacité, mais un équilibre optimal entre les deux pôles. Comme efficacité et résilience sont tous deux indispensables dans le long terme, les systèmes les plus sains sont ceux qui maintiennent un équilibre optimal entre ces deux forces. Inversement, trop mettre l'accent sur l'un des deux pôles mène à une instabilité systémique. Trop de performance mène à la fragilité, par manque de diversité et de connectivité. Trop de résilience mène à la stagnation, par surabondance de diversité et de connectivité.

Appliquée à l'économie, l'approche d'Ulanowicz permet de comprendre pourquoi la croissance à tout prix, credo intangible pour bien des économistes, n'est pas une réponse aux enjeux planétaires. En effet l'augmentation indéfinie du PIB³ n'est pas un gage de bonne santé économique, car elle ne tient pas compte de la structure du réseau. Le PIB ne permet pas de distinguer ni une économie résiliente d'une bulle spéculative condamnée à éclater, ni un développement sain, à la façon décrite par Herman Daly (1979), d'une croissance explosive des échanges monétaires.

Robert Ulanowicz nous offre une théorie qui s'inscrit dans la suite de Newton et Darwin, et, avec elle, un ensemble d'outils qui peuvent s'appliquer à tout réseau complexe, qu'il soit naturel ou conçu par les êtres humains, et ceci indépendamment de ce que le système traite (biomasse, information, électrons, argent, etc.). Le champ est large pour explorer notre univers à la lumière de ce nouveau paradigme.

Dominique Viel

Professeur Ulanowicz, tout d'abord, qu'est-ce qui singularise selon vous votre théorie de la durabilité ?

Si beaucoup de mes résultats sont étrangers à la science actuelle, ils ne sont pas étrangers au bon sens. En effet, la science considère la nature de manière moniste⁴. C'est ainsi que les scientifiques et les mathématiciens s'appuient continuellement sur des principes extrêmes, tels que la survie du plus apte, la théorie de la cueillette optimale, les scénarios du profit maximal, etc. Ceci résulte du fait que la physique, science cardinale, ne traite que des phénomènes positifs, car elle n'a pas le moyen de quantifier ce qui manque. Il se trouve, cependant, que ce qui manque a souvent un sens fort, surtout lorsqu'il sert de tampon entre des extrêmes. La théorie de l'information, sur laquelle s'appuie mon discours, quantifie clairement les redondances, inefficiences, incohérences, tout ce que j'appelle « les frais généraux »⁵ d'un système. Elle décrit comment

ces attributs servent de ballast pour soutenir le système qui, faute de ces frais généraux, s'autodétruirait en se précipitant vers un extrême. De plus, les mathématiques montrent que la performance et les frais généraux sont mutuellement exclusifs. On ne peut augmenter l'une sans diminuer l'autre. Dans le langage commun, on ne peut garder son gâteau tout en le mangeant. Un système trop efficace devient hautement fragile. Comme la capacité à rebondir (les frais généraux) suppose notamment de la redondance, nous retrouvons la sagesse populaire : « ne jamais mettre tous ses œufs dans un même panier ! ».

Comment le concept de durabilité que vous avez développé peut-il s'appliquer à une entreprise ?

Une entreprise est toujours en compétition avec d'autres entreprises. Rester sur le marché suppose que l'entreprise, grâce à son efficacité, soit

³ Produit intérieur brut d'une économie.
⁴ Pour le monisme, la réalité obéit ontologiquement à un seul principe.
⁵ En anglais, overhead.

source de profit. Malheureusement, faire du profit ne suffit pas dans le scénario capitaliste. On doit maximiser ses profits, et avec le mot « maximiser », commencent les ennuis pour la société dans son ensemble, et, en fin de parcours, pour l'entreprise en particulier. Maximiser les profits signifie dépendre entièrement du fournisseur le moins cher et tout vendre au client le plus offrant. Toute autre stratégie conduira à des profits moins élevés. Il est clair que l'entreprise doit retenir le fournisseur le moins cher. Elle aurait toutefois intérêt à maintenir des contrats, mineurs, avec des fournisseurs un peu plus chers. De cette façon, si le premier fournisseur était défaillant ou disparaissait, les voies seraient déjà tracées pour se retourner. De même, une unité ne devrait jamais réserver la totalité de sa production au client le plus offrant. Garder un peu de production pour d'autres clients garantit qu'il y aura toujours des clients à fournir.

L'entreprise ne devrait pas non plus concentrer tous ses efforts là où elle est la plus performante. Le marché d'un produit peut s'effondrer en une nuit, et l'entreprise s'effondrer avec. Garder une partie des moyens de production pour d'autres produits apporte la flexibilité nécessaire en cas de changement du marché ou de la technologie. Autrement dit, le profit global doit rester positif sans nécessairement être maximal. Et la différence entre le profit réel et le profit maximal potentiel peut être comptabilisée comme une assurance, c'est le prix de la pérennité. Un tel scénario n'est pas envisageable sous l'emprise d'un conseil d'administration attaché au capital. Il s'avère pourtant réaliste dans le contexte d'une coopérative ou d'une structure dont les actionnaires sont les salariés.

S'agissant des entreprises structurées sur le mode habituel, où le conseil d'administration obéit aux injonctions d'actionnaires extérieurs, j'ai peu de

recommandations à faire. Ces structures sont construites pour maximiser le profit des actionnaires, sans tenir compte de ce qui se passe à côté. Elles n'ont pas d'autre choix que de « jouer le jeu », comme si le profit maximal était le seul et unique objectif. Et, lorsqu'elles finissent par disparaître, les actionnaires principaux et les grands dirigeants s'en sortent avec des parachutes dorés.

Je suis convaincu que la durabilité n'est possible que dans un contexte de coopération, où les dirigeants sont à même de trouver l'équilibre entre le profit à court terme (qui doit être positif, en tout cas, la plus grande partie du temps), et la viabilité à long terme, qui, par ailleurs, garantit leur emploi.

Peut-être n'ai-je pas une connaissance suffisante de l'économie, mais je ne vois pas de voie durable autre que celle qui passe par de telles structures, coopératives, mutualistes, ou avec des salariés-actionnaires, ou toute formule qui ne mette pas l'entreprise sous la coupe d'actionnaires extérieurs avides de profit.

Comment le concept de durabilité peut-il s'appliquer à une nation ?

Sur le terrain de l'économie, il faut des lois pour empêcher les industries de devenir monopolistiques, car ce sont celles-là qui poussent les autres vers l'extinction. Pour prendre un exemple extrême, il ne serait pas prudent qu'une nation permette à un seul producteur de batteries d'évincer tous les autres du marché. Une seule attaque réussie sur ce fournisseur unique et la nation se retrouve dépourvue d'une ressource vitale. Des fabricants de batteries nombreux, dispersés sur le territoire, seraient par contre difficiles à neutraliser en totalité.

D'un point de vue politique, il est impératif d'éviter un gouvernement à parti unique. Au contraire, dans une dé-

*Je suis convaincu
que la durabilité
n'est possible que
dans un contexte de
coopération.*

La protection des ressources est une affaire de volonté humaine et d'intention. Elle est plus difficile à mettre en œuvre que la performance.

Cf. page 8

mocratie, le respect de l'équilibre entre les pouvoirs permet au gouvernement de se maintenir dans un monde en changement permanent. De la même façon, la politique étrangère doit rester ouverte et accueillante vis-à-vis d'une diversité de nations alliées.

Comment pourrait-il s'appliquer à une famille ?

Une famille qui tient dans la durée est une famille où chaque membre est prêt à sacrifier un peu de son intérêt personnel pour le bien de tous. Chacun des époux est normalement la personne la plus importante dans la vie de l'autre, mais une trop grande exclusivité est source de problèmes. L'autre devrait avoir la latitude de garder des intérêts raisonnables en dehors du cercle familial. Un parent ne devrait jamais exiger la perfection (c'est-à-dire la performance) de ses enfants. La tolérance de quelques échecs chez ses propres enfants est nécessaire pour qu'ils se développent en adultes mentalement sains et équilibrés. Ici aussi, il s'agit de simple bon sens.

Pratiquement tout ce que je viens de dire en réponse aux trois premières questions pourrait être qualifié de simple bon sens. Cela est vrai, mais je voudrais faire remarquer que cela ne correspond pas du tout à ce que la science conventionnelle elle-même répondrait.

Underniercommentaire, d'importance, sur le fait que la durabilité ne peut pas être atteinte uniquement par l'efficacité. L'efficacité peut acheter du temps, c'est vrai. Par exemple des voitures plus économes en fuel peuvent prolonger la durée de vie des ressources en pétrole. Mais, au bout du compte, cela ne marche pas. L'économie regorge d'exemples qui montrent comment toujours plus de performance finit par créer une demande globale encore plus grande. Clairement, la seule action

juste est la protection des ressources, ou le renoncement volontaire à leur utilisation. Il est également important de souligner que c'est habituellement la technologie qui permet d'augmenter la performance. Par contraste, la protection des ressources est une affaire de volonté humaine et d'intention. Elle est plus difficile à mettre en œuvre que la performance, aussi n'est-il pas surprenant que tant de scénarios en faveur de la durabilité visent l'efficacité, qui, en fin de parcours, ne peut nous conduire à la durabilité.

Quels seraient vos meilleurs conseils face à la récession mondiale ?

Je suis convaincu que la clé pour une économie durable se trouve dans la reconfiguration du système monétaire. Bernard Lietaer⁶ démontre cela d'une manière élégante dans son dernier livre, « *L'avenir de l'Argent* ». Une monnaie basée sur l'accumulation des intérêts a deux effets certains :

- une fraction significative d'individus perd des ressources et leur situation empire,
- les ressources naturelles sont exploitées jusqu'à épuisement, rendant leur protection extrêmement difficile, voire impossible.

Lietaer se fait l'avocat de la création de monnaies complémentaires, sans intérêt, pour remettre les individus marginaux dans la boucle économique, pour constituer un rempart contre les péripéties de la monnaie mondiale, et pour maintenir une équité inter-générationnelle. A plus grande échelle, il défend une monnaie complémentaire interentreprises, gérée professionnellement sur le modèle du système du WIR, qui est opérationnel et bien portant en Suisse depuis 75 ans. Ce système a été reconnu comme un facteur stabilisant significatif en

cas de crise, ce qui explique la santé proverbiale de l'économie suisse⁷.

La solution au problème de l'argent passe par la mise en conformité, autant qu'il est possible, du réseau des flux monétaires avec l'économie réelle. Comme Bernard le souligne dans son livre, le montant de la masse d'argent qui change de mains à l'occasion d'un échange de biens ou de services est colossal par rapport à la valeur de l'échange : le rapport est de 50 à 1 ! C'est une inflation stupéfiante créée uniquement par la recherche du profit, et qui n'a rien à voir avec la création et l'échange de biens et services. La circulation d'argent à travers les instruments financiers fait penser à un chien qui agite la queue, la queue étant l'économie réelle. La concentration excessive sur la performance crée le genre d'économie de bulle que nous rencontrons historiquement de manière répétitive dans chaque cycle d'expansion et de crevaison brutale de la bulle, y compris la grande crevaison d'aujourd'hui. Pour dégonfler la baudruche financière, il faut mettre en place des monnaies complémentaires qui lient plus solidement la monnaie à l'économie réelle. Elles permettront de faire baisser la masse disproportionnée d'argent en circulation et de nous protéger de l'effondrement.

Quel serait votre plus beau rêve devenu réalité ?

Mon rêve fondamental serait que l'humanité en vienne à ressembler à une famille aimante.

De ce que j'ai dit plus haut, il est clair que la durabilité ne peut être atteinte qu'à travers un sacrifice de la part de chacun. Une telle attitude de coopération requiert de la confiance dans les autres et semble être possible pour de courtes périodes uniquement à l'intérieur de communautés très

homogènes. Car l'hétérogénéité engendre de l'incertitude et la confiance devient plus difficile à maintenir. La coopération tend alors à se transformer en compétition. Au contraire, la stabilité accompagne la diversification et la territorialisation. On peut le voir partout. A l'intérieur de la coque, des compartiments séparés rendent le bateau moins susceptible de couler. L'isolation de sous-réseaux d'alimentation électrique par des interrupteurs de circuits distincts décroît le risque d'une panne totale. Une diversité de monnaies locales signifie que certaines sont susceptibles de survivre au cours d'une crise économique affectant une monnaie globale, etc. Bien sûr, une telle stabilité a un prix à payer en termes de performance. Pour ma part, je suis persuadé que les besoins fondamentaux de la vie sur un territoire devraient rester en dehors du champ de la monnaie globale, celle-ci étant réservée aux biens demandeurs de gros investissements, produits plus efficacement sur le marché mondial. Quoiqu'il en soit, mon travail montre que la coopération est ontologiquement antérieure à la compétition, qui est contingente et accidentelle en comparaison. C'est pourquoi je continue à espérer et à rêver !

Propos recueillis par Dominique Viel

*Mon rêve
fondamental serait
que l'humanité en
viene à ressembler à
une famille aimante.*



⁷ http://www.er.ethz.ch/inspire/systemic_bank_crises6



*Irlandais, père de famille, professeur d'économie, Rob Hopkins est installé en Angleterre, à Totnes (Devon). Il est le fondateur du réseau des « Transitions towns » (villes de la Transition), issu de l'expérience qu'il poursuit à Totnes depuis 2005. Rob Hopkins est notamment l'auteur de *The Transition Handbook, from oil dependency to local resilience*, éditions Green Books (UK).
totnes.transitionnetwork.org*

Ville en transition

Entretien avec Robert Hopkins

Rob, dans votre expérience, deux concepts reviennent fréquemment : celui de « pic pétrolier » et celui de « résilience »¹. Pouvez-vous nous parler d'abord du pic pétrolier ?

En 2004, je travaillais à Kinsale, en Irlande, dans un établissement qui proposait le premier programme au monde d'« économie durable en pratique ». C'était un programme sur deux ans, la moitié en était dispensée sous forme de cours - les monnaies, les plantes, la construction, etc. - et l'autre moitié consistait à travailler de ses mains : nous avions un jardin potager, nous plantions des arbres, nous bâtissions. Un jour, j'ai découvert le « pic pétrolier » et ce fut un tournant.

En général, quand on évoque les perspectives énergétiques, on pense au moment où nous aurons tiré la dernière goutte de pétrole. Or, ce qui est important pour l'économie, c'est le « pic » - le moment où la production atteint son maximum - parce qu'ensuite celle-ci ne pourra que décroître et, de ce fait, le pétrole sera de plus en plus cher. Or, ce pic, nous l'avons franchi². Alors, avec les étudiants de seconde année, nous avons élaboré un projet qui consistait à examiner comment la ville de Kinsale, dont la prospérité reposait sur une énorme consommation de pétrole, pourrait accéder à un autre genre de prospérité qui ne recoure quasiment plus aux

hydrocarbures. Nous nous sommes placés dans une perspective à vingt ans et nous avons appelé cela « Programme de dé-consommation énergétique de Kinsale ». Nous n'avions trouvé aucun modèle, personne qui se fût déjà engagé dans cette voie ou qui soit en train d'y penser. Quand nous avons mis notre document en ligne sur Internet, il a été téléchargé du monde entier des milliers et des milliers de fois.

Selon vous, le pétrole, le progrès et la mondialisation sont-ils intimement liés ?

Nous avons perdu de vue que ce que nous avons appelé « le progrès » n'a été possible que grâce au pétrole bon marché. La courbe de la croissance économique et celle de la consommation de pétrole se superposent. Ces deux choses sont liées. Mais vous pouvez aussi leur superposer celles de la déforestation, du stress, des maladies cardiaques, de la consommation de médicaments, de l'endettement. Tout cela a suivi le même cours. Une enquête conduite en Angleterre il y a deux ans a montré qu'en réalité la dernière année où la consommation nous a rendus plus heureux est 1961. Depuis, consommer de plus en plus ne nous a pas rendus plus heureux. Au contraire, nous sommes devenus de plus en plus misérables.

¹ Page 17, l'interview de Robert Ulanowicz par Dominique Viel approfondit ce concept.
² Cf. Richard Heinberg, www.richardheinberg.com.

Je distingue la mondialisation économique de la mondialisation qui fait que j'en sais bien plus sur la France, le Brésil ou le Tibet que mes grands-parents. Je crois que cette sorte de mondialisation culturelle a été d'une manière ou d'une autre très utile et qu'elle va continuer. Mais vous ne pouvez pas avoir de mondialisation économique sans le pétrole bon marché pour faire tourner les bateaux et les camions. Quand le brut a atteint 147 dollars le baril, nous avons vu que la mondialisation commençait à battre de l'aile. Pour la première fois en vingt ans, fabriquer de l'acier en Amérique redevenait moins cher que l'importer de Chine.

Et la résilience ?

Au sens écologique, la résilience est la capacité d'un « système » - une communauté, un individu, un pays tout entier - à absorber un choc sans s'effondrer. Un système résilient est capable d'éviter la désintégration, de survivre et de se reconstruire. Or, la mondialisation a miné cette résilience partout dans le monde au point de la faire disparaître. « Qu'avons-nous besoin de ces systèmes agricoles complexes, issus de milliers d'années de tâtonnements, ajustés précisément à tel climat, à tel lopin, à telles plantes... Qu'avons-nous à faire de tout ce savoir ! Nous sommes dans l'économie mondiale, cultivons pour l'exportation ! » En vérité, c'est tragique et je crois qu'à ce moment de notre histoire il serait réellement dangereux de défendre l'idée d'un futur débarrassé de sa dépendance aux hydrocarbures mais qui serait la copie d'aujourd'hui, avec une économie mondialisée et des voitures qui auraient juste troqué le pétrole contre l'hydrogène. Je crois nécessaire d'accepter que les changements seront beaucoup plus profonds et exigeront bien davantage

de nous. Avec, notamment, le retour à des économies de proximité : essayez de vous représenter une ville comme Totnes, qui n'importerait plus qu'une fraction des aliments qu'on y consomme et dont les habitants n'auraient plus les moyens de faire des miles chaque jour pour se rendre à leur travail. Une ville où l'éducation consisterait à enseigner les savoir-faire nécessaires à cette nouvelle situation...

Comment avez-vous engagé le processus « Totnes, ville de la Transition » ?

Au cours des huit ou neuf premiers mois, avec un de mes collègues, nous nous sommes seulement attachés à stimuler une prise de conscience. Nous avons projeté des films, donné des causeries, parlé avec les gens. Nous avons fait du « réseau ». C'est seulement en septembre 2006 que nous avons organisé un événement intitulé « Totnes, ville de la Transition ». Aujourd'hui, nous avons une dizaine de groupes de travail, des gens de tous les milieux qui se réunissent sur des sujets aussi divers que l'énergie, la nourriture, l'habitat, la psychologie du changement, etc.

Très peu de temps après le lancement - en fait à peine quelques semaines plus tard - on est venu d'autres villes nous demander : « Mais que faites-vous ? Comment vous y prenez-vous ? » En réalité, nous ne le savions pas ! Nous prenions des outils ici ou là, en fonction de nos besoins, et nous regardions ce qui marchait. Puis, avec le temps, nous avons commencé à faire évoluer des modèles qui sont maintenant utilisés et expérimentés dans de nombreux lieux. Nous disons toujours que nous n'avons pas la moindre idée si la transition « marche ». C'est un processus continu et itératif, des idées qui vont et viennent, des modèles qu'on met à l'épreuve, des résultats qu'on évalue. C'est un chemin qui se fait en marchant.

*Au sens écologique,
la résilience est
la capacité d'un
« système » - une
communauté, un
individu, un pays
tout entier - à
absorber un choc
sans s'effondrer.*



Si les gens effectuaient seulement 4 % de leurs dépenses au profit de productions locales, cela injecterait dans l'économie de la région plus que tout ce qui provient des fonds structurels européens !

Le point de départ, c'est la question : comment Totnes, cette ville de 8000 habitants, pourra-t-elle se développer, être prospère et heureuse dans un monde où le pétrole sera de moins en moins accessible, où la croissance économique relèvera du passé et où nous serons davantage ancrés dans des économies de proximité ? C'est le « plan B » pour notre ville. Dès que quelqu'un s'assied à son bureau pour faire un plan à vingt ans, on a un graphique avec une courbe qui s'élève de la gauche vers la droite : dans vingt ans, nous aurons davantage d'énergie, d'argent, de croissance, de voitures, il nous faudra plus de logements, etc. : c'est le « plan A ». Aujourd'hui, toutes ces suppositions sont éminemment contestables et ce que nous sommes en train de faire, c'est d'imaginer le « plan B ». Nous projeter dans vingt ans, à partir d'hypothèses réalistes, puis revenir dans le présent et nous demander par exemple : « Si nous avons besoin de 8 millions d'agriculteurs en 2020, qu'est-ce que cela implique ? » Eh ! bien qu'en 2015, il faudra des écoles pour former des jeunes à ce métier, et qu'il faut commencer plus tôt encore si l'on veut promouvoir ce mode de vie comme quelque chose de stimulant et de formidable. « Et si nous faisons l'hypothèse qu'en 2016, tous nos bâtiments devront être construits de manière à n'avoir besoin d'aucun chauffage ni d'aucun matériau extérieur à la région ? » Alors il nous faut enseigner aux agriculteurs comment produire du bois d'œuvre. Etc.

Quel est le rôle de l'argent dans cette économie de transition ?

Une étude a été faite récemment sur le Devon. Elle concluait que si les gens y effectuaient seulement 4% de leurs dépenses au profit de productions locales, cela injecterait dans

l'économie de la région plus que tout ce qui provient des fonds structurels européens ! L'argent est comme l'énergie qui permet de réaliser un travail. Mais l'argent qui est dans notre poche, livres ou euros, nous échappe. Si je dépense à Totnes l'argent que j'ai gagné à Totnes ou que j'y ai apporté et qui aurait le potentiel de faire advenir des choses à Totnes, cela ne marche pas ! Car cet argent, tout simplement, s'en va : il quitte Totnes pour rejoindre les flux du commerce international. Et le pouvoir de faire des choses s'en va avec lui ! La livre de Totnes, la monnaie locale³ que nous avons créée, est une manière d'étudier ce phénomène. Représentez-vous Totnes comme un seau percé. Quand vous versez de l'eau dans ce seau, elle s'en va. Mais la livre de Totnes est trop grosse pour passer par les trous. Elle rebondit contre les parois du seau. Alors, si je prends 40 livres de Totnes, parcours la grand' rue et fais mes emplettes, je reviens à la maison avec 40 livres de marchandises. Mais ce que j'ai laissé derrière moi, c'est de la fécondité. Mes 40 livres vont tourner sur place et soutenir les activités locales. Alors que si je vais faire mes courses avec de l'argent « normal », cela ne produira quasiment rien pour les gens avec lesquels je vis.

Où en êtes-vous aujourd'hui du processus « Totnes, ville de la Transition » ?

J'imagine que des gens viennent ici, font un tour en ville et disent : « Mais je ne vois rien de spécial ! C'est juste une ville comme les autres ! Où sont les éoliennes ? Et les panneaux solaires ? Pourquoi y-a-t-il toujours des voitures ? » C'est un aspect singulier de ce processus : vous ne pouvez rien voir parce que cela se passe sous la surface, ce sont des contacts, des connexions, des réseaux, des relations, des gens qui se parlent, une conversation...

³ Sur le rôle de la monnaie, voir l'interview de Margrit Kennedy / Bernard Lietaer, page 8

Quelquefois, des gens viennent passer deux jours ici et ils s'attendent à être émerveillés... Mais c'est beaucoup plus subtil que cela. C'est comme les mycorhizes qui courent sous la terre. Soudain, des champignons apparaissent ici et là, mais les mycorhizes restent invisibles. C'est une expérience extraordinaire.

Nous éditons un bulletin électronique, une newsletter, que nous envoyons à 1300 ou 1400 personnes. Donc une personne sur huit est touchée. Nous avons quantité de gens qui viennent à l'occasion des événements que nous organisons et qui font peut-être quelque chose ensuite. D'autres sont vraiment impliqués. Je dirais que les gens vraiment impliqués sont environ deux cents, plus quelques centaines d'autres qui commencent à l'être et, pour ce qui concerne les animateurs engagés au sein de l'organisation, quelque chose comme 25 à 30.

La projection dans l'avenir que vous proposez ne va pas de soi quand on a été élevé dans l'idée du « toujours plus »...

J'aime à voir ce que nous faisons comme un travail à deux niveaux. Un travail de sage-femme, car il s'agit d'accoucher d'une nouvelle façon de vivre, réaliste,

en rapport avec ce monde d'après le pétrole dans lequel nous entrons. Mais, en même temps, c'est comme si nous devions aussi assister avec compassion un style de vie en phase terminale. En fait, chacun d'entre nous a investi d'une manière ou d'une autre - émotionnelle, financière... - dans le système tel qu'il est aujourd'hui. Aussi, tout en suscitant un nouveau système, je crois que nous avons besoin d'être en quelque sorte soutenus.

Il nous faut abandonner l'idée que le bonheur est quelque chose qui s'achète. Le bonheur naît de nos relations avec nos semblables. Il y a seulement quelques milliers d'années nous étions dans la jungle en train de nous épouiller les uns les autres. Nous avons besoin les uns des autres et d'interagir les uns avec les autres. Quand nous nous retrouvons isolés, une profonde mélancolie s'installe que nous essayons d'anesthésier par la télévision, les vêtements, les chaussures, les gâteaux au chocolat, les médicaments ou la boisson. Mais il n'y a en fait d'autre remède que se retrouver, faire société, construire et créer ensemble. Ce que la démarche de « transition » tente de faire comprendre, c'est que, imbriqué au pic pétrolier et au changement climatique, il y a le potentiel d'une renaissance économique, sociale et culturelle dont nous n'avons pas idée. Si nous

Il nous faut abandonner l'idée que le bonheur est quelque chose qui s'achète. Le bonheur naît de nos relations avec nos semblables.



regardons les choses positivement, si nous avons les bons outils pour penser, nous pourrions créer quelque chose de vraiment formidable.

Un des éléments importants d'une culture, ce sont les récits qui la nourrissent. Or, notre culture actuelle ne nous propose que deux récits. L'un dit : « Circulez, il n'y a rien à voir ». Entendez : le futur est comme aujourd'hui, juste avec davantage de tout... L'autre récit dit que tout va s'effondrer - une apocalypse à la Mad Max⁴. Il nous manque une troisième histoire, celle de la transition, qui nous parle de civilisation. Une histoire où l'on regarde les problèmes en face et où, de manière raisonnable, humble et concrète, l'on mobilise l'imagination et la créativité qui nous ont amenés jusqu'ici. Je préfère me représenter le pic pétrolier, non comme une montagne que nous aurions gravie et qu'il faut redescendre, mais, en retournant le graphique, comme un lac sombre dans lequel nous avons plongé parce qu'on nous a dit qu'au fond nous trouverions toutes les richesses. Nous avons plongé de plus en plus profond, nous avons suffoqué de plus en plus et nous nous sommes trouvés de plus en plus mal et de moins en moins heureux. Si vous regardez les choses ainsi, être arraché à la dépendance du pétrole c'est en fait

retrouver l'air pur, la lumière du soleil et tout le reste.

Nous avons besoin de nous raconter ce que 2030 pourrait être à Totnes, à Paris ou à Montpellier. Il s'agit d'imaginer que ces villes l'ont déjà fait. Que Paris s'est réorganisé et n'a plus du tout besoin de carburants fossiles. Que c'est maintenant une cité solaire qui se nourrit auprès des fermes alentours, où les gens circulent à vélo ou en transports en commun. Quelles odeurs sentez-vous le matin, en vous éveillant ? Qu'entendez-vous ? Quand vous pouvez vous représenter à quoi le futur pourrait ressembler, vous vous réveillez le matin en sachant ce que vous allez faire, vous savez à quoi vous voulez consacrer vos énergies.

Je crois qu'il y a en France des lieux qui ont conservé à un certain degré une résilience que nous avons perdue chez nous : la place du marché, la nourriture produite localement, le fait que le repas reste quelque chose de précieux et d'important, pas seulement une occasion de se remplir l'estomac avant de vaquer aux choses sérieuses. Je crois très important de célébrer ce que vous avez conservé et l'étonnante variété des produits locaux, des vins locaux, des fromages locaux. Grâce à tout cela, vous avez encore une forme d'infrastructure locale.

Propos recueillis par Thierry Groussin

⁴ Trilogie cinématographique du réalisateur australien George Miller.

Emergence d'une économie locale vivante

L'expérience de Lodève et du réseau REEL Hérault

par Manfred Mack

Aurélien Barnoin se rend tôt ce matin à son chantier. Originaire de Lodève, il est charpentier, couvreur, zingueur. Son entreprise de famille « Dépêch'toit ».

Il passe à l'entrepôt d'Ecolodève, une entreprise de distribution de matériaux écologiques pour l'habitat, créée par Marc Padilla, venu de la région parisienne pour s'installer à Lodève. L'entreprise compte trois salariés et elle organise régulièrement des réunions pour ses clients, qui peuvent ainsi se former à différentes techniques, comme l'application d'enduits à base de matériaux écologiques.

Un peu plus haut, dans le centre ville, Samir Jaoui accueille ses clients au « House Café », l'établissement qu'il a installé rue Neuve des Marchés et qu'il a meublé avec goût, de mobilier de récupération. Plusieurs fois par mois, Samir y organise des soirées musicales et des expositions d'art.

A deux pas de là, face à la la Halle Dardé, Chantal Taillefer a ouvert l'année dernière sa boutique, « Chapeau Bas », fort prisée des dames. Elle y confectionne chapeaux élégants, accessoires et bijoux.

De l'autre côté de la rivière, des paysans-producteurs, un pêcheur de Sète et un conchyliculteur viennent proposer leurs produits - fruits, légumes, fromages,

poissons, huitres... - directement aux consommateurs dans la boutique « A Travers Champs », qu'ils ont créée ensemble et tiennent à tour de rôle. Ce samedi midi, jour de marché, ils proposent une dégustation de moules, de pâtés et une soupe de légumes sur des tables installées dans la cour pavée.

Ce sont là quelques-uns des acteurs d'une économie locale d'un nouveau type, qui se développe à Lodève et dans les communes de l'Hérault, activée par la mise en place d'un réseau à la démarche innovante, REEL Hérault (Réseau d'Entreprises pour une Economie Locale vivante – Hérault).

C'est l'histoire de cette « Economie Locale Vivante » que nous allons évoquer ici.

Contexte Historique

Comme nous l'a expliqué Hadj Madani, premier adjoint au maire de Lodève, cette ville située à mi-chemin entre Montpellier et Millau, qui compte aujourd'hui 7.500 habitants, a connu tôt dans son histoire une exceptionnelle prospérité. Né à Lodève, le Cardinal de Fleury devint en 1716 précepteur de Louis XV. Grâce à son influence, la ville obtint une position de faveur pour la fourniture des uniformes aux armées



du Roi, ce qui engendra une industrie textile florissante durant plus de deux siècles.

Dans les années 1960, l'ère du textile lodévois tirant à sa fin, la ville se dépeuplait.

L'économie locale reçut une bouffée d'oxygène lorsque la COGEMA vint s'installer à proximité vers 1970 pour exploiter les gisements d'uranium. Cette opération créa près de 1000 emplois. Hélas, 25 ans plus tard, l'entreprise cessant l'exploitation de la mine, l'économie lodévoise s'effondra de nouveau, mettant à mal la vie du territoire.

Ce sont des facteurs d'une tout autre nature qui sont à l'origine du redémarrage récent de ce lieu. D'une part, dans les années 1970, affluèrent sur le Larzac des gens qui cherchaient « une vie différente ». Parallèlement, et après l'installation d'une forte communauté harki dans les années 60, les flux migratoires en provenance du Maghreb ont continué à amener de nouvelles couches de population (on estime qu'aujourd'hui environ 30% des habitants du centre de Lodève sont d'origine maghrébine). Enfin, un important monastère bouddhiste s'est récemment implanté à proximité, sur le Larzac. Cette installation, alliée au fait que la région séduit par son paysage et son climat, attire un nombre important de gens originaires d'autres pays européens et d'autres régions de France, venus profiter d'une agréable retraite ou commencer ici une vie nouvelle.

Les équipes municipales de la fin des années 1990 ont eu l'idée féconde de miser sur une politique de développement culturel pour donner un nouvel essor à la ville. Ainsi vient-on aujourd'hui de loin pour découvrir les expositions du musée et, fin juillet, prendre part au festival annuel de poésie, « Les Voix de la Méditerranée ». Depuis, l'équipe municipale a changé,

mais Lodève conserve le cap d'un développement local porté par la culture.

Naissance de REEL herault

C'est dans ce contexte que, fin 2006, se fait jour une initiative nouvelle. Raphaël Souchier, consultant en développement durable établi ici depuis peu - dans le prolongement d'un parcours professionnel au sein d'organismes internationaux - et Anne, son épouse, psychothérapeute formatrice en gestion du stress proposent à quelques autres amis entrepreneurs, de créer un réseau qui permette de relier les projets et les entreprises porteuses d'un potentiel économique local, autour du thème de la Nouvelle Economie qu'on voit émerger en ce début de XXI^e siècle : une économie enracinée localement, conçue pour faciliter la transition des sociétés humaines vers un avenir durable.

Anne, spécialiste de la relation d'aide et de la médiation, garde un œil attentif sur les processus coopératifs et la qualité relationnelle ; Raphaël s'intéresse depuis de nombreuses années au développement local et durable ; il avait notamment pris part, au début des années 80, à l'aventure de l'ALDEA¹, d'où naquirent les CIGALES²; étudiant l'apport des réseaux de PME à la renaissance des économies locales, il suit avec une attention particulière le travail du réseau BALLE³ qui, aux USA, regroupe plus de 60 réseaux locaux d'entreprises et 20.000 entreprises. C'est ainsi qu'est née l'idée de lancer, sur un modèle similaire, REEL-Hérault : le Réseau d'Entreprises pour une Economie Locale vivante dans l'Hérault⁴. Au bout de deux ans, il compte près de 60 membres de tous métiers, représentant une centaine d'entreprises dans le département.

Ce qui sous-tend cette initiative, ce sont quelques idées simples. Tout



1 Agence de Liaison pour le Développement d'une Economie Alternative
2 Clubs d'Investisseurs pour une Gestion Alternative et Locale de l'Epargne Solidaire, www.cigales.asso.fr
3 Business Alliance for Local Living Economies, www.livingeconomies.org
4 REEL Hérault, www.economiesvivantes.eu

d'abord, il s'agit de relier en réseau des acteurs du terrain souhaitant sortir de leur isolement pour partager leurs expériences et se soutenir mutuellement. Ensuite, dès lors que s'instaure une relation de confiance, les membres du réseau construisent ensemble un processus d'élévation du niveau d'exigences qui tire l'ensemble du réseau « vers le haut ». Enfin, les progrès réalisés au sein du groupe favorisent une prise de conscience de ce qu'il est possible d'accomplir lorsqu'existe un soutien mutuel.

Ces trois idées sont mises en pratique par l'application d'une Charte dans laquelle chaque entrepreneur membre trouve le reflet de ses propres valeurs. Comme on le verra, ce qui fédère ces valeurs est une philosophie partagée de développement durable et d'épanouissement humain.

Comment cette démarche opère-t-elle sur le terrain ?

Les groupes et les acteurs

Mercredi soir, 18 h 30. Aurélien Barnoin, Sophie Costeau et Pascal Loubié sont déjà arrivés dans une salle, meublée de façon simple, adjacente à l'atelier de la Compagnie des Menuisiers. Cette pièce et le bureau avoisinant de Christiane Pichot, coordinatrice du réseau, sont le siège de l'association REEL Hérault. C'est ici que se tiennent les réunions des « groupes thématiques » par métiers.

Le groupe éco-construction

Ce soir, c'est le groupe éco-construction qui se réunit. Il est composé d'une quinzaine de membres - tous des entrepreneurs locaux des métiers de la construction et de l'habitat : charpentiers, couvreurs, menuisiers, architectes, bureaux d'études, négociants en matériaux. Ils sont reliés par un intérêt commun, le développement d'une éco-construction de qualité.

Le sujet à l'ordre du jour de la réunion, animée par Valérie Colombié, ingénieur en maîtrise de l'énergie, est de produire le « numéro 1 » d'un bulletin d'information. Au cours de l'échange, une idée intéressante est proposée : décrire, dans ce premier numéro, l'expérience récente que le groupe vient de vivre en mettant au point ensemble en atelier un produit original - un nouveau type de paroi 'respirante'. Le groupe a appelé ce processus les « ateliers partagés ». On y sentait naître une démarche mobilisant l'intelligence collective du groupe, lequel avait auparavant reçu une formation technique et méthodologique proposée par l'un de ses membres, Jean-Pierre Campredon, architecte renommé. Fondateur de Cantercel⁵, un site expérimental d'architecture, installé non loin de Lodève sur un vaste domaine d'où le Larzac découvre la plaine de Languedoc et la mer, Jean-Pierre se consacre à imaginer l'habitat du futur, à concevoir et à expérimenter les solutions de sa mise en œuvre, ainsi qu'à enseigner la « praxis » qui en découle.

Lorsque nous avons demandé à quelques membres du groupe de dire ce que la démarche en réseau leur apportait, la réponse était claire. Avant, nous connaissions les collègues qui faisaient le même métier que nous, mais on ne se parlait pas !... Aujourd'hui, on échange, on apprend les uns des autres, on se rend des services, on travaille ensemble, on partage les mêmes valeurs.

Et Jean-Pierre Campredon d'ajouter que cela donne l'occasion de développer ensemble une « culture de l'exigence ».

Le groupe des commerçants locaux

Nous en avons déjà rencontré quelques uns : Samir et son « House Café », Chantal et son atelier « Chapeau Bas ». Il y en a d'autres - Jocelyne Cottin qui propose des produits bio dans son

*Aujourd'hui, on
échange, on apprend
les uns des autres,
on se rend des
services, on travaille
ensemble, on partage
les mêmes valeurs.*



5 www.cantercel.com



magasin « Distribio », Gisella Thode qui nous accueille dans son restaurant « Le Minuscule », Pierre Villiot et Sylvane Samain, du « Soleil Bleu »... Au total, une dizaine de membres qui ont décidé de faire partie du réseau.

Initié par Anne et maintenant animé par Jocelyne et Sylvane, le groupe de commerçants locaux s'est tout d'abord interrogé sur ses pratiques par rapport au développement durable. Début 2008, la question fut posée de ce que serait le « projet pour l'année ». On avait étudié, l'année précédente, l'idée de créer un label « commerce vert », en s'inspirant de l'expérience de Montréal. Les membres du groupe se sont alors dit : « Et si on allait plus loin, en créant notre propre démarche ; un « label REEL » qui traduira non seulement la responsabilité environnementale, mais aussi toutes les autres dimensions de la charte ! ». C'était le déclic et les membres du groupe, bientôt rejoints par les autres groupes du réseau, se sont fortement investis dans le projet. L'idée de label devint un outil d'accompagnement de la démarche de progrès de chaque entreprise, rehaussant la qualité des prestations de tous.

La démarche a consisté, pour chaque groupe professionnel, à se positionner face aux critères de la Charte REEL Hérault ; on identifia tout d'abord les points forts (que faisons-nous bien ?) ; puis les membres ont ensemble choisi ce que seront les engagements incontournables (nécessairement respectés par toute entreprise labellisée). Sur cette base, chaque entrepreneur se fixera, année après année, de nouveaux engagements de progrès, tout en bénéficiant de l'appui des autres et de l'apprentissage collectif au sein du réseau.

D'autres idées sont en gestation : par exemple, celle de créer une centrale d'achat pour produits bio qui s'approvisionnerait auprès des agriculteurs de la région.

Le groupe communication

Le groupe est composé des membres des métiers de la communication et d'un représentant de chacun des autres groupes.

Nous sommes jeudi ; ce soir, vers 18h, une dizaine de participants sont installés autour de la table, au siège de REEL. A l'ordre du jour, l'examen de propositions d'un nouveau logo pour le réseau, et d'une plaquette présentant les activités du réseau. L'attention de l'équipe est focalisée sur Nathalie Ollier et Franck Cescato, les deux dirigeants de « Biographic », une entreprise de conception graphique et d'imprimerie écologique. Ils présentent le logo qu'ils ont conçu et la plaquette. Les deux projets font l'unanimité tant par leur qualité visuelle que par leur contenu.

Nous apprendrons plus tard qu'il y avait une convergence exceptionnelle entre la démarche engagée depuis quelques années par les créateurs de « Biographic » et celle de REEL Hérault, les mêmes valeurs ayant guidé leur démarche (épanouissement humain, développement durable).

La réunion tire à sa fin. Un dernier échange porte sur l'avancement d'une autre activité : l'attribution du Prix REEL Hérault 2009, organisé en partenariat avec la Fédération régionale des radios locales associatives, qui récompensera un média local indépendant de la région pour un témoignage de qualité sur l'économie locale vivante. Cinq finalistes sont en lice et la remise du Prix aura lieu dans quelques semaines.

Deux autres groupes par métiers fonctionnent également : le groupe « Bien-être », animé par Anne Souchier et le groupe « Consultants » coordonné par Morgan Pujol.

Les acteurs et projets-clés dans d'autres secteurs

REEL Hérault est aussi impliqué dans d'autres projets et le réseau appuie d'autres acteurs du territoire. Certains ont commencé à se réunir en groupes thématiques, d'autres s'apprentent à le faire. En voici quelques uns :

- Recyclage, Réutilisation. L'un des chefs de file de cette initiative est l'entreprise « La Feuille d'Erable », installée dans la zone industrielle de Paulhan, sur la route de Pézenas. Son fondateur, Jean-Pierre Guilbert, nous a fait visiter les opérations. L'entreprise qu'il a créée est une SCIC (Société Coopérative d'Intérêt Collectif) ; elle sert 150 clients et emploie 7 salariés dont 4 en insertion. Elle collecte, trie et conditionne des déchets professionnels (papier, carton, plastique) et les revend aux fabricants de matières recyclées. Jean-Pierre anime un projet « intergroupe » avec plusieurs membres du groupe « éco-construction » ; ensemble, ils travaillent à la mise au point d'un nouveau produit d'isolation thermique à base de ouate de cellulose.
- « Fruits oubliés du Languedoc ». Nous retrouvons à Saint-Privat Raphaël Colicci, occupé à tailler les arbres fruitiers de son domaine. Ici, il s'occupe de préserver la biodiversité fruitière et de revaloriser des essences traditionnelles délaissées par l'agriculture industrialisée. Il s'intéresse notamment à la réhabilitation de différentes essences d'oliviers (son oliveraie-conservatoire compte 400 variétés) et à la remise en exploitation d'un moulin à huile situé à proximité. L'association « Fruits Oubliés du Languedoc », qu'il anime, organise des stages de formation à la taille, la greffe et l'entretien d'arbres fruitiers et a mis en place un service de « greffe à

façon » ; elle gère aussi un important fond documentaire fruitier accessible sur Internet.

- Projet monnaie complémentaire. Lors des « Rencontres de l'Economie Vivante et de la Biodiversité », organisées par REEL à Lodève en Novembre 2008, un atelier de travail est organisé, suite à la projection d'un film intitulé « L'autre face de la monnaie ». Plusieurs exemples de monnaies complémentaires y sont évoqués. Depuis, un groupe de travail lodévois « planche » sur le sujet pour étudier la faisabilité d'une application à l'échelle du territoire ; REEL accompagne le groupe. Il s'intéresse aux nombreuses expériences françaises et étrangères.

Le regard des élus

Hadj Madani, premier adjoint du maire de Lodève, explique qu'il existe une évidente complémentarité entre les initiatives que peuvent prendre ces entrepreneurs en réseau et la municipalité. Celle-ci, tout en étant proche du terrain est, malgré tout, insérée dans un environnement administratif relativement contraignant. La complémentarité s'observe par exemple quand un acteur de REEL présente une proposition suffisamment



On est passé de la notion du groupe à celle de l'individu, puis à la personne autonome, reliée et responsable.

élaborée pour que « la mairie n'ait plus qu'à agir... » Par exemple, une habitante de Lodève, Marie Thomas, proposa lors des Rencontres de Lodève de Novembre 2008, un projet de « Jardins Partagés » associatif. La mairie va mettre à la disposition de l'association maintenant constituée un grand terrain au cœur de la ville, en bordure de rivière, qui convient parfaitement pour ce projet. Environ 50 familles se sont déjà inscrites !

En réponse à l'une des questions sur l'impact de REEL sur l'économie locale, Yves Bailleux-Moreau, président de la commission économie de la Communauté de communes Lodévois et Larzac, souligne l'importance de l'initiative concertée des entreprises locales et de leur capacité de proposition. Par exemple, il y a un an, pour répondre aux besoins de PME locales, les architectes et artisans du réseau avaient pris l'initiative de préparer un dossier technique proposant la réaffectation de la friche industrielle des Moulinages en zone d'activité artisanale dédiée à l'éco-construction. Ce dossier, remis à la communauté de communes, a été validé dans son principe et est maintenant étudié par elle avec la Région.

LES ENSEIGNEMENTS AU STADE ACTUEL

Nous sommes installés dans une pièce spacieuse aux parois de bois et de terre, dans la maison de Raphaël Souchier, lieu qui lui sert de bureau et de bibliothèque. Notre échange porte sur les enseignements que l'on peut tirer de l'expérience REEL Hérault, au stade actuel de son développement.

Il y a une nouvelle humanité qui est en train de se construire..., commente Raphaël. On est passé de la notion du groupe à celle de l'individu, puis à la personne autonome, reliée et responsable. En suivant l'exemple de

BALLE aux Etats-Unis, nous essayons avec REEL Hérault d'être un terrain d'expérimentation. Nous découvrons tout l'intérêt de faire que les acteurs soient localement interconnectés. Cela facilite l'échange du surplus. En somme, nous essayons de mettre en œuvre une autre forme de globalisation, appelons-la une globalisation heureuse qui réintègre la dimension humaine dans le local. Ainsi la communauté retrouve son identité.

Contrairement à une idée largement répandue, on peut aujourd'hui penser que les entreprises et les fermes locales parviennent à des niveaux de productivité et de cohésion, et à une capacité de résilience supérieurs à ceux des très grandes entreprises. Les études faites par l'économiste américain Michael Shuman, l'un des chercheurs qui contribuent à la réflexion de BALLE, sont assez convaincantes. La comparaison est encore plus en faveur des solutions locales dès lors que l'on prend en compte les coûts externalisés. Il est utile de tendre vers un taux croissant d'auto-suffisance, en produisant et en achetant autant que possible localement. Là où elle est pratiquée, la création de monnaies locales renforce cette dynamique.

Notre expérience nous montre aussi que l'action ancrée dans les valeurs, ça change beaucoup de choses. Lorsqu'on interroge les acteurs qui ont récemment rejoint le réseau, ils disent que ce qu'ils viennent chercher, ce ne sont pas tant des solutions que des gens comme eux, des personnes qui partagent les mêmes valeurs. Grâce à la démarche de mise en œuvre de notre Charte, nous parvenons à traduire les valeurs en actions dont les gens sont fiers et dans lesquelles ils se reconnaissent. C'est à partir de là, que les membres des groupes s'approprient leur projet commun. Nous découvrons toute l'importance d'un nouveau savoir faire : le savoir faire de la rencontre !

La Charte suggère certains types de

comportements que nous estimons bénéfiques pour développer l'esprit de réseau. Dans notre manière de fonctionner, nous estimons être un peu différents du monde associatif. L'entreprise est un ancrage important pour REEL car elle est basée sur l'initiative économique. Nous créons de la valeur et considérons que l'économie, si elle est maîtrisée, peut contribuer au progrès social.

L'occasion d'observer de près l'émergence de cette économie locale vivante nous a fait prendre conscience des vertus de la proximité : elle crée les conditions pour que s'expriment les plus belles qualités d'une communauté humaine, celles qui, naturellement, cultivent un équilibre heureux entre vie économique et vie tout court.

*Nous découvrons
toute l'importance
d'un nouveau savoir
faire : le savoir faire
de la rencontre !*

Reportage et propos recueillis Manfred Mack





Olivier Neyrolles est chargé de recherche au CNRS. Il travaille sur les interactions bactéries-cellules dans le cadre de la tuberculose.

Par l'intermédiaire de la membrane qui l'entoure, la cellule permet surtout de définir un intérieur et un extérieur.

L'économie cellulaire

Entretien avec Olivier Neyrolles

Peut-on dire que les relations entre une cellule et le corps dont elle fait partie sont régies par des lois ou des principes généraux ?

Plutôt que de « corps dont elle fait partie », je parlerai d'environnement au sens large. Cet environnement peut en effet être constitué d'autres cellules, dans le cas de communautés de cellules qui s'organisent chez certains êtres vivants en tissus au sein d'un corps. Mais l'environnement c'est aussi la terre de mon jardin dans laquelle évoluent des organismes unicellulaires, des bactéries par exemple. A ce propos, le terme de cellule ne doit pas être entendu uniquement au sens des cellules eucaryotes (possédant un noyau). En réalité l'écrasante majorité des formes de vie est constituée de bactéries qui sont dépourvues de noyaux (on dit aussi procaryotes). Et ces bactéries peuvent parfois s'organiser en populations très structurées qui rappellent les tissus des organismes dits « supérieurs » !

Peut-on alors dire que les relations entre une cellule et son environnement sont régies par des lois ou des principes ? Oui, sans aucun doute. La cellule est envisagée dans sa définition classique comme la plus petite unité de vie, la plus petite forme vivante capable de se reproduire. Par l'intermédiaire de la membrane qui l'entoure, la cellule permet surtout de définir un intérieur et un extérieur : grâce à des éléments puisés à l'extérieur, des réactions (bio)chimiques sont réalisées

à l'intérieur. La cellule est donc un système ouvert aux flux et aux échanges. Les lois qui s'appliquent à ces échanges sont en partie identiques aux lois de diffusion de la matière décrites par Adolph Fick. Je dis en partie seulement car les échanges membranaires chez les êtres vivants ne sont pas tous passifs, mais peuvent également être actifs lorsqu'ils nécessitent de l'énergie.

A l'intérieur de la cellule, les lois qui régissent les réactions biochimiques sont celles de la cinétique et de la thermodynamique décrites par les physiciens. Par exemple, la première loi de la thermodynamique énonce que l'énergie de l'univers est constante, ce qui signifie que l'énergie mise en jeu lors d'un processus ne peut ni apparaître de façon spontanée, ni disparaître sous forme de rien : elle évolue de façon constante comme travail et/ou comme chaleur. Ceci est valable pour les réactions chimiques de la vie, à quelque niveau qu'on les observe. Si on place une cellule dans une enceinte spéciale pour mesurer les flux de chaleur, on s'apercevra que toute la chaleur dépensée par cette cellule au cours d'un temps donné, et qui correspond donc aux réactions chimiques qu'elle a entretenues, ajoutée à l'énergie de ses déchets, est strictement égale à l'énergie de combustion des aliments qu'elle a consommés.

Il existe une seconde loi de la thermodynamique qui énonce que tout système évolue spontanément vers davantage de désordre. On entend

souvent dire, à tort, que les êtres vivants violent ce principe puisque leurs activités tendent à mettre de l'ordre plutôt que du désordre (ils construisent par exemple des protéines hautement organisées à partir d'acides aminés libres). Ce raisonnement est absurde : la seconde loi de la thermodynamique ne concerne que les systèmes en évolution spontanée, or les systèmes vivants, les cellules par exemple, n'évoluent pas de façon spontanée mais de façon forcée, nécessitant d'importants apports énergétiques. C'est seulement après la mort que le système évolue de façon spontanée, et alors le second principe est respecté !

En plus des lois de la physique et de la chimie qui gouvernent les échanges et les réactions des organismes vivants, les mathématiques permettent de modéliser bien des aspects des systèmes biologiques. On peut évoquer les modèles de l'écologie qui visent à comprendre l'équilibre et l'évolution des populations dans leur milieu, et qui s'appliquent aux communautés de cellules que sont nos tissus et que nous sommes nous-mêmes. Le modèle le plus connu sans doute est celui de « proie-prédateur » dont la formalisation mathématique a été développée par Lotka et Volterra. Les ressources dont disposent les cellules dans l'organisme, au sein d'un tissu ou dans un environnement donné, sont rarement illimitées et la croissance des populations cellulaires est difficilement envisageable selon un modèle malthusien, purement exponentiel. Le modèle proie-prédateur est couramment utilisé pour décrire le comportement de populations cellulaires denses et nombreuses, placées dans des conditions limitées en ressources. Cette écologie des populations cellulaires, qui décrit les interactions entre communautés de cellules en termes de compétition, de mutualisme ou de parasitisme, permet de comprendre certains aspects du développement des cancers par

exemple. C'est une approche en pleine expansion actuellement, le cadre purement génétique qui a prévalu ces trente ou quarante dernières années n'étant pas suffisant pour expliquer et prévoir l'évolution des systèmes vivants comme la différenciation des organes, la prolifération des tumeurs, les réactions immunitaires ou l'obésité.

Pourriez-vous décrire le rôle et le fonctionnement de la membrane cellulaire ? Qu'est-ce qui s'échange ? Qu'est-ce qui est au contraire «retenu» ? Pourquoi ?

Comme je vous le disais la membrane est un des premiers éléments qui permettent de définir la cellule. C'est d'ailleurs en observant les empreintes laissées dans du liège par des cellules mortes, que Robert Hooke a, le premier, envisagé au XVII^{ème} siècle la notion de cellule (l'aspect des empreintes lui faisant penser à des cellules de moines). L'idée n'a été précisée et formalisée que plus tard, dans les années 1830, par Theodor Schwann. La membrane permet de définir un dedans et un dehors, un « soi » et un « non soi ». Elle est donc en effet, en plus d'une barrière naturelle qui permet de concentrer les éléments cellulaires sans qu'ils s'éparpillent, le lieu de tous les échanges. A peu près tout peut s'échanger au travers des membranes biologiques, mais pas de la même façon et pas n'importe comment. Les très petites molécules comme l'oxygène ou le dioxyde de carbone peuvent diffuser simplement, de façon passive, dans un sens comme dans l'autre. Des molécules plus grosses, comme les acides aminés, emprunteront toujours de façon passive mais « facilitée » des canaux ou des protéines de la membrane dites « perméases ». Ces échanges passifs respectent cependant certaines règles. Par exemple, si une molécule est plus concentrée à l'extérieur qu'à l'intérieur



Il y a un aspect des échanges membranaires dont nous n'avons pas parlé et qui est tout aussi important que les échanges de matières, il s'agit des échanges d'information.

d'une cellule, elle aura tendance à entrer, c'est le cas de l'oxygène. La cellule peut également échanger des molécules de façon active, c'est-à-dire par consommation d'énergie ou grâce à la force d'un gradient électrochimique. C'est par exemple ce qui permet le maintien d'un déséquilibre du gradient sodium-potassium de chaque côté de la membrane : cela nécessite une pompe qui est un complexe de plusieurs protéines et dont le fonctionnement consomme de l'énergie. Cette pompe est même une grosse consommatrice d'énergie puisqu'on estime qu'elle consomme un tiers de l'énergie cellulaire en général, et jusqu'à deux tiers dans les cellules excitables comme les neurones. Enfin, grâce à sa fluidité, la membrane peut se déformer et faire entrer ou sortir des composés par le biais de petites vésicules.

Que se passerait-il si la membrane de la cellule devenait trop perméable ou pas assez perméable dans un sens ou dans l'autre ?

Il se passerait une catastrophe cellulaire ! Les métaux par exemple, comme le cuivre ou le zinc, sont bien sûr nécessaires à la vie, mais ils sont aussi toxiques en trop grande concentration. Si une cellule n'est plus capable d'excréter les métaux en excès, elle s'intoxique. L'inverse est vrai : une trop grande perméabilité est dangereuse voire mortelle. Un exemple bien connu de perméabilité forcée est celui du choc osmotique. Si on place une cellule dans de l'eau pure, le déséquilibre de la pression due à la plus grande concentration en sels à l'intérieur de la cellule tend à faire entrer l'eau en quantité trop importante et la cellule éclate. L'énorme quantité d'énergie dépensée par chaque cellule pour contrôler ces échanges membranaires témoigne de leur importance, de l'importance de leur régulation !

Il y a un aspect des échanges membranaires dont nous n'avons pas

parlé et qui est tout aussi important que les échanges de matières : il s'agit des échanges d'information. Et de même, une « perméabilité » trop ou pas assez grande à l'information peut avoir des conséquences graves. Les membranes biologiques permettent en effet aux cellules de réagir à leur environnement par la transmission de ce qu'on appelle des signaux. Des protéines dans les membranes, qu'on appelle récepteurs, ont pour fonction de reconnaître des stimuli extérieurs et de transférer cette information à l'intérieur de la cellule qui adapte son fonctionnement en conséquence. Le terme de signal est en vérité un peu vague et cache des réalités multiples. On parle de signaux à propos des hormones, des facteurs de croissance, des cytokines, ces molécules qui permettent aux cellules du système immunitaire de communiquer, et de toutes sortes de stress comme un changement d'acidité, de température, ou de disponibilité en oxygène. Pour ne citer qu'un exemple - il y en aurait bien d'autres - des récepteurs qu'on appelle Toll permettent à certaines cellules de l'immunité de reconnaître les microbes et de déclencher une réponse appropriée pour les détruire.

En réalité nous commençons à peine à comprendre la complexité de ces échanges d'information. Encore une fois, la théorie génétique a longtemps prévalu dans ce domaine : un signal étant reconnu par un récepteur et entraînant l'expression de gènes donnés de façon coordonnée, systématique, automatique pourrait-on dire, grâce à l'action de « facteurs de transcription » dédiés à cette expression. Cette vision linéaire, de cause simple à effet simple, est sans doute... simpliste ! Encore une fois les mathématiques, notamment les théories des réseaux ainsi que des modèles moins déterministes de l'expression des gènes, permettront peut-être d'obtenir une compréhension plus juste de la complexité en jeu dans ces mécanismes de transmission de

signaux biologiques et d'adaptation des cellules à leur environnement.

Qu'est-ce que la cellule s'emploie à défendre ? Ne serait pas une forme d'identité ?

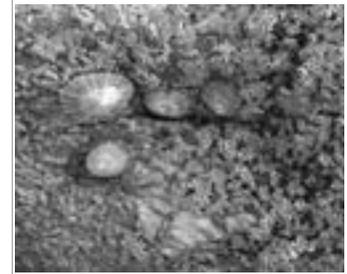
Plutôt que d'identité, on peut parler d'intégrité. Tous les processus cellulaires donnent en effet l'impression qu'une cellule n'a d'autres soucis que de défendre son intégrité et jusque dans l'intégrité physique de son patrimoine génétique (et donc son identité !), pour le transmettre à sa descendance. En effet elle s'emploie, comme vous dites, à réguler les échanges, de sorte à obtenir les nutriments nécessaires et à rejeter les déchets potentiellement toxiques, à assurer la constance de son milieu intérieur permettant une optimisation des réactions chimiques qui s'y opèrent, à protéger au maximum son ADN et donc ses gènes des altérations dues aux stress, etc. Survie et pérennité de l'espèce, survie et pérennité de la cellule... certains vont même jusqu'à envisager la seule survie et la seule pérennité du gène. C'est la théorie dite du « gène égoïste » de Richard Dawkins, qui propose que la sélection s'opère au niveau du gène - même, qui n'a d'autre « but » que d'assurer sa transmission aux générations futures.

Mais il faut se garder du « finalisme » que pourrait induire votre question avec le verbe « s'emploie à... ». Claude Bernard a bien montré qu'on ne peut pas étudier l'organe en le détachant totalement de la fonction qu'il remplit. Manifestement l'oeil est fait pour voir, le foie est fait entre autres choses pour fabriquer du glycogène et réguler le milieu intérieur, etc. La confusion vient précisément de l'adaptation manifeste entre une structure et la fonction qu'elle remplit, ce qui peut donner l'illusion d'une finalité. Seulement à ne regarder que les états initiaux et finaux d'un système, on ne voit que ce qui a

marché et on oublie toutes les tentatives infructueuses qui ont échoué. C'est vrai à tous les niveaux, des espèces aux cellules et aux molécules. Par exemple : l'observation de cellules exposées à de trop grandes quantités d'oxygène et mises en présence de ce qu'on appelle des radicaux libres, qui altèrent l'intégrité de ses molécules dont son ADN, donne l'impression que la cellule en réponse à ce stress développe une batterie d'outils, d'enzymes, pour inactiver ces radicaux libres et se protéger, défendre son intégrité, son identité. En réalité qu'est-ce qu'on observe ? D'abord non pas une cellule mais une population de cellules, la nuance est majeure. Une population qui passe d'un état initial où en moyenne les cellules n'expriment pas ces molécules de défense, à un état final où en moyenne elles les expriment et se protègent. De cette observation d'une population, on conclura que la cellule adapte son comportement à l'environnement qui l'entoure pour préserver son intégrité. En réalité, on ignore dans notre conclusion tous les « bricolages », tous les essais et toutes les erreurs qui ont eu lieu entre les états initiaux et finaux de l'expérience, et au sein de chaque cellule prise individuellement. Voilà sans doute la solution pour se libérer de la question des finalités sans l'écarter totalement : voir l'évolution comme l'adaptation permanente d'un système à son environnement, ici et maintenant, sous le jeu du couple hasard/sélection, et ceci à tous les niveaux, de la molécule à la cellule, de l'individu à la population et à l'espèce.

Nous nous sommes placés en quelque sorte plutôt du « point de vue » de la cellule, mais si on prend celui du corps dans ses relations à la cellule, que peut-on en dire ?

Il faut voir le corps comme une population de populations cellulaires



On conclura que la cellule adapte son comportement à l'environnement qui l'entoure pour préserver son intégrité.

Le déterminisme existe mais il n'explique pas tout.

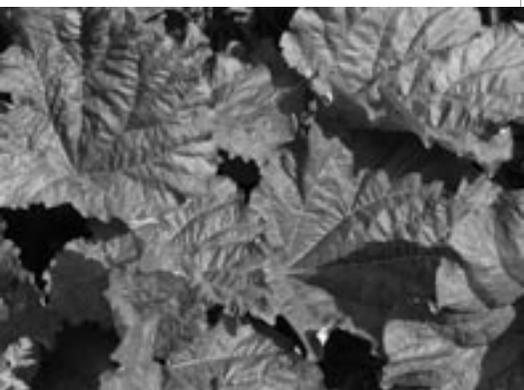
organisées en tissus et en organes, une espèce de métapopulation. D'un point de vue écologiste, on peut penser à la fois que ces populations coopèrent, de façon mutualiste (sans sucre pas de neurones, sans foie et sans pancréas pas de sucre etc.), et qu'elles se livrent localement à des compétitions farouches, en particulier pour l'accès aux ressources. Pour autant le corps n'est pas seulement une forêt de loups chassant des lapins : toutes ces cellules possèdent, à peu de choses près, si on écarte les cellules germinales et les éventuelles cellules cancéreuses, le même patrimoine génétique, elles se « connaissent », et surtout elles se tolèrent. D'un point de vue finaliste alors, on pourrait dire que ces cellules ont toutes un but commun : vivre ensemble, faire vivre ce corps, assurer sa descendance et ultimement la transmission de son patrimoine génétique. L'assemblage des cellules en populations et en métapopulations, en tissus, en organes et en corps ou organismes, est peut-être une belle illustration de l'optimisation qu'on gagne à vivre ensemble.

Ce dont nous discutons, ce sont des représentations que nous nous faisons de quelque chose que nous appelons « cellule », « corps », « environnement », etc. : des formes de notre pensée pourrait-on dire. Ces « formes » que nous avons développées à partir d'observations dans un domaine (ici la biologie), peuvent-elles être inspirantes pour essayer de comprendre d'autres phénomènes ?

C'est le message que j'essaie de vous transmettre : la biologie n'est pas dissociable des autres sciences, elle gagne même à s'en inspirer, et réciproquement. Le programme génétique, qu'on a décrit comme une sorte de programme informatique - les deux disciplines ont d'ailleurs connu leur essor à peu près en même temps - est évidemment révolutionnaire et trouve

des applications directes dans l'industrie ou le traitement de certaines maladies. Mais il est insuffisant pour expliquer tous les phénomènes du vivant. Qu'une mutation génétique soit à l'origine d'un signe particulier, ce qu'on appelle un phénotype, est indiscutable. Le déterminisme existe, mais il n'explique pas tout, précisément car l'évolution des systèmes vivants possède en part d'indéterminé, d'oscillations, de « bruit », elle est soumise en permanence à des perturbations, à des turbulences. Sans quoi deux vrais jumeaux seraient rigoureusement identiques, dans leurs structures physique et mentale, ce qui n'est évidemment jamais le cas. Le patrimoine génétique, ce qu'on appelle le génotype, existe bel et bien. Mais en lui seul il ne permet pas de prévoir, en tout cas sur certaines périodes de temps, l'évolution d'une cellule ou de tout autre système vivant, précisément car les conditions initiales dans lesquelles se trouve ce système sont des données nécessaires mais pas suffisantes. Des théories unifiantes, comme la théorie du chaos d'Edward Lorenz, permettent d'expliquer, au moins en partie, des phénomènes qui n'ont a priori rien à voir comme le mouvement des molécules, l'adaptation d'une cellule à son environnement, les équilibres et déséquilibres démographiques, l'évolution des marchés financiers, et jusqu'à la beauté artistique des fractales !

Propos recueillis par Thierry Groussin



Vers une économie de l'estime

Entretien avec Jean-Michel Cornu

« Economies et proximités », deux mots qui tissent la trame de ce numéro de Transitions, deux mots dont le registre s'est élargi depuis l'irruption des TIC (Technologies de l'Information et de la Communication) ?

En effet, chacun de ces deux mots a pris une nouvelle signification. En premier lieu, le développement de l'internet et du Web 2.0 ont mis en lumière de nouveaux modèles économiques pour proposer des services. Les anciens modèles économiques adaptés aux biens rivaux - par exemple un objet matériel que l'on n'a plus si on le donne - fonctionnent mal avec l'économie immatérielle - si je donne une information je l'ai toujours. Après l'innovation technologique et de service, après l'innovation d'usage, s'ajoute une phase de développement de l'innovation économique.

En second lieu, la proximité dans les réseaux n'est plus perçue seulement sous l'aspect territorial. Il existe des proximités d'intérêt, de passion, d'histoire commune ou simplement d'appartenance au même groupe... La particularité de ces proximités qui sont à la base de réseaux sociaux est que l'on peut être proche avec plusieurs personnes qui sont elles-mêmes éloignées les unes des autres. Lorsque l'on habite sur un territoire, on se trouve d'un côté ou de l'autre de la frontière. Mais lorsque l'on

participe à un groupe, rien n'empêche de participer à d'autres groupes parfois très différents. Cette « multi-proximité » est d'ailleurs le principal facteur d'échange et de rapprochement : il n'est plus nécessaire de « franchir la frontière » pour rencontrer l'autre, il suffit d'être des deux côtés à la fois...

Si on rassemble ces deux évolutions : l'innovation dans les modèles économiques et la « multi-proximité » des réseaux, on peut alors imaginer de nouvelles opportunités pour réinventer notre façon de vivre ensemble et d'échanger.

Est-ce qu'aujourd'hui, déjà, ces « nouvelles façons de vivre ensemble et d'échanger » sont repérables ? Pouvez-vous citer des initiatives et des résultats que vous jugez significatifs, annonceurs de nouvelles formes économiques et sociales qui prendraient une place importante dans nos sociétés ?

Un des exemples le plus flagrant est « l'économie du don » que l'on trouve dans le domaine du logiciel libre et maintenant du Web 2.0. Il s'agit d'une forme d'économie basée sur l'abondance : lorsque tout est abondant, par exemple l'information numérique, il n'est plus possible d'équilibrer l'offre



Jean-Michel Cornu est directeur scientifique de la FING (Fondation Internet Nouvelle Génération) et auteur notamment de Prospectiv, nouvelles technologies, nouvelles pensées (FYP éditions 2008).

*<http://prospectiv.fing.org/>
<http://www.cornu.eu.org/>*

La proximité dans les réseaux n'est plus perçue seulement sous l'aspect territorial. Il existe des proximités d'intérêt, de passion, d'histoire commune ou simplement d'appartenance au même groupe.

L'estime qu'on acquiert au sein des réseaux est une forme de monnaie très spéciale.



et la demande. Il devient alors plus intéressant de donner plutôt que de vendre, car qui est prêt à acheter dans ce cas ? En donnant, en échange on gagne de l'estime. L'estime qu'on acquiert au sein des réseaux est une forme de monnaie très spéciale. D'abord, elle n'a pas une valeur précise : c'est une monnaie qui a pour but de faciliter les échanges mais plus de servir d'unité de compte. Ainsi, il n'est pas possible de comparer précisément l'estime apportée par une personne avec celle apportée par une autre car il n'y a pas « d'étalon commun d'estime ». Ensuite, elle n'est pas transactionnelle : même si celui pour qui je fais quelque chose ne me paie pas en retour d'estime, je peux recevoir l'estime de tout le reste du groupe à partir du moment où l'information circule sur ce que j'ai fait. C'est la somme globale d'estime que l'on reçoit qui est intéressante. Enfin, elle n'est pas « rivale » au sens économique du terme : si je donne de l'estime, j'en ai toujours autant à donner.

Pourtant, tout comme une monnaie, contrairement à ce que l'on croit trop souvent pour nos monnaies classiques que l'on appelle justement « argent », elle n'a pas de valeur en soi mais elle peut être reconvertie en une autre chose qui a de la valeur pour moi : si j'ai l'estime des membres d'un groupe, ils pourront plus facilement participer à mes projets m'accorder leur temps et leur attention ou bien encore m'aider en cas de besoin.

C'est une vision radicalement différente de la monnaie et de l'économie ?

C'est une vision qui a été décrite dès 1920 par l'ethnologue français Marcel Mauss lorsqu'il étudiait le fonctionnement de certains peuples qui vivent dans un environnement d'abondance. On retrouve cette « économie du don » dans la plupart des groupes où il y a

justement de l'abondance : certains peuples tropicaux, les communautés de personnes très riches, mais aussi dans le domaine de l'information qui a tendance à devenir abondante (et même parfois surabondante) : les milieux scientifiques (du moins avant que la concurrence instaurée par les revues à révisés ne réduisent la circulation d'information entre eux) et, bien sûr, le monde de l'Internet.

Que se passera-t-il lorsque nous serons capables « d'imprimer » nos objets à l'aide d'imprimantes 3D comme il commence à en exister ? Un objet pourra être dupliqué facilement et en plusieurs lieux. Il pourra devenir abondant... Peut être une part de notre économie y compris dans les biens matériels passera dans l'économie de l'abondance pendant qu'une autre partie restera dans l'économie de la rareté qui nous est aujourd'hui plus familière.

Cet exemple, qui se passe dès maintenant, montre à quel point avec de nouvelles approches et de nouvelles monnaies, il nous faut réinventer de nouveaux modèles économiques. L'économie du don, tout comme l'économie classique n'est pas exempte de problèmes, mais l'enjeu, après une phase d'innovation technologique puis d'innovation de services et d'usages, est de développer l'innovation en matière d'économie et de monnaie.

Entre les deux extrêmes que sont la monnaie classique basée sur un quasi-monopole de fait des banques et l'estime utilisée comme monnaie non rivale créée par tous, il existe un champ immense à investiguer : quelle forme de monnaie peut être adaptée à quelle forme d'échange ou à telle façon de compter ou encore à telle autre façon de mettre en réserve de la valeur pour investir avant de pouvoir produire de la richesse ? La réponse est très certainement multiple.

Comment voyez-vous l'émergence de ces nouvelles façons de vivre ensemble et d'échanger se « marier » avec la crise financière, ses répercussions sociales et économiques, et avec les menaces écologiques ? Peut-il y avoir fécondité dans cette rencontre ?

Et si la crise financière était une fantastique opportunité ? Comme tous les phénomènes complexes, elle présente probablement deux facettes. Elle a mis un grand nombre de personnes à la rue, détruit des emplois, réduit les pouvoirs d'achats qui sont déjà mal en point, perturbé l'investissement... Mais, d'un autre côté, elle ne nous laisse plus le choix : nous devons nous bouger, chercher de nouvelles solutions. Alors qui est le mieux placé pour inventer le système d'échange de demain ? Le secteur financier comme c'était principalement le cas jusqu'à présent ? Le secteur financier et les gouvernements comme le propose le G20 ? Ou bien encore le secteur financier, les gouvernements et l'ensemble des personnes sur cette planète qui se sentent concernées ?

J'ai tendance à penser qu'aujourd'hui, nous avons suffisamment avancé dans la compréhension des mécanismes de coopération, y compris dans les très grands groupes, pour pouvoir faire le pari de l'intelligence collective. Peut-être même n'avons-nous pas le choix : quelques centaines ou quelques milliers de cerveaux - même bien faits - ne suffisent sans doute plus pour réinventer notre façon de vivre ensemble. Nous ne pouvons plus nous passer de l'inventivité, de l'expérience, des essais des millions voire des milliards de personnes qui chaque jour imaginent, inventent, créent... De notre capacité à faire remonter les bonnes idées d'où qu'elles viennent, dépendent sans doute la survie de notre civilisation et peut être même celle de notre espèce et de cette petite planète qui constitue notre niche écologique.

Un exemple ?

A la FING (Fondation Internet Nouvelle Génération), nous avons réuni les acteurs de la musique en ligne et nous avons recherché toutes les bonnes idées des artistes et les intermédiaires sur internet. Nous avons découvert de très nombreux modèles économiques, parfois extrêmement astucieux, qui leur permettaient de vivre et de se développer dans une économie de l'immatériel. Nous n'avons pas trouvé le « killer model » qui résoudrait tout, mais y-a-t-il une réponse unique dans un monde aussi divers ? Découvrir cette diversité de modèles nous ouvre des pistes pour choisir celui qui nous semble le mieux adaptés à notre cas particulier, ou mieux encore, nous ouvre l'esprit pour innover et inventer de nouveaux modèles adaptés à notre cas.

Faisons une petite proposition : et si les journaux d'information télévisés, radiodiffusés et écrits faisaient une place plus large, à côté de toutes les mauvaises nouvelles en provenance de toute la planète, à toutes les bonnes idées qui fonctionnent à un endroit donné, que ce soit au niveau économique, écologique ou social ; au niveau d'un pays, d'un groupe ou de la vie de tous les jours. Ces innovations ne sont sans doute pas, la plupart du temps, dupliquables immédiatement, mais elles peuvent servir de support pour être adaptées, modifiées, enrichies. Peut-être faut-il, à côté de l'Agence France Presse qui alimente quotidiennement les médias sur ce qui se passe, concevoir une « Agence France Innovation » qui puisse les alimenter sur ce qui s'imagine, se teste, s'essaie. Peut-être même, malgré la surabondance d'informations qui nous oblige à réapprendre à chercher, existe-t-elle déjà : avec l'internet, nous sommes toujours à proximité de quelqu'un qui a une bonne idée. A nous de savoir le voir.

Propos recueillis par Thierry Groussin

Et si la crise financière était une formidable opportunité ?



Pour une démocratie mondiale de la proximité

par Eugénie Vegleris

Agrégée et docteur en philosophie, Eugénie Vegleris a décidé un jour de quitter l'enseignement pour mettre la démarche philosophique au service des entreprises et des organisations qui ont besoin de se questionner. Elle est l'auteur de Manager avec la philo (Editions d'Organisation, 2006), Des philosophes pour bien vivre (même éditeur, 2007) et de Vivre libre avec les existentialistes (Eyrolles, 2008).

www.eugenie-veglaris.com

La grandeur de la démocratie réside dans sa défense des libertés individuelles et l'égalité des conditions sociales. Sa misère vient de la dégénérescence du désir de liberté en individualisme et de la montée en puissance d'un pouvoir qui, sous prétexte d'assurer la protection des personnes et des biens, déresponsabilise les individus et uniformise l'opinion. Pour parer aux dérives du régime démocratique, l'un de ses plus fervents défenseurs, Alexis de Tocqueville, propose la décentralisation et le développement des institutions locales. *Les sentiments et les idées ne se renouvellent, le cœur ne s'agrandit et l'esprit humain ne se développe que par l'action réciproque des hommes les uns sur les autres*¹. La fertilisation mutuelle naîtrait de la proximité. Une approche philosophique de la proximité à une époque où celle-ci glisse du côté des connexions virtuelles pourrait éclairer notre cheminement pour la création d'une nouvelle vie démocratique.

Proximité et immédiateté

La proximité n'est pas l'immédiateté. Pour atteindre ce qui est proche, je

dois franchir une distance et prendre quelque temps. L'immédiateté se caractérise, en revanche, par la suppression de la distance et de la durée. Lorsqu'elle n'est pas coïncidence de ma présence et d'un événement - j'assiste à la manifestation qui a lieu sous mes fenêtres - l'immédiateté est le produit des nouvelles technologies de la communication. La transmission immédiate des informations me permet de suivre en direct un événement qui a lieu très loin par rapport à ma propre situation géographique.

La possibilité de disposer immédiatement du lointain modifie de fond en comble le rapport de l'homme au monde. La possibilité d'ubiquité virtuelle et l'accès numérique aux individus physiquement absents rendent le lointain plus attrayant que le proche. Là où la proximité me livre un environnement limité, l'immédiateté me donne le monde entier. Tandis que la proximité comporte une part de nécessité - je ne peux éviter certains voisinages -, l'immédiateté m'offre la curieuse liberté de glisser d'une réalité lointaine à l'autre - de surfer et de zapper - en suscitant telle image plutôt que telle autre.

La proximité me fait rencontrer des choses et des individus concrets. Est

¹ *La démocratie en Amérique.*

concret ce qui s'impose à mes sens ou à ma sensibilité à un moment donné et dans un contexte déterminé. Est concret ce bouquet de fleurs bariolé et parfumé, mais aussi mon collègue de travail dont l'allure, l'odeur et le comportement m'insupportent. C'est pourquoi il est si difficile d'aimer son prochain, de se faire le prochain de son proche. Car le proche est souvent inopportun, encombrant, répugnant - ou présumé tel. Dans sa révolte contre Dieu, Ivan Karamazov arrive à la conclusion : *c'est précisément son prochain qu'il est impossible d'aimer*².

Fascination du lointain

D'où l'irrésistible attrait du lointain. Celui qui nous atteint sur notre mobile nous arrache à nos proches présents. Nos contacts internautiques nous absorbent au point de nous porter à délaisser nos proches chers. Paradoxalement, la télé-immédiateté³ crée une proximité d'un nouveau genre, liée au temps et non plus à l'espace géographique. L'autre est là par sa voix, son écriture ou son image, en étant loin par l'emplacement de son corps. L'autre est là tant que dure ma communication avec lui, il disparaît dès lors que celle-ci est interrompue. Si je veux le faire apparaître ou disparaître, j'appuie sur une touche ou je clique. Me voici grisée par cette présence magique qui préserve mon indépendance.

Indépendance trompeuse, au demeurant. Morcelés par la multiplicité des télé-proximités, nous sommes happés pour être aussitôt effacés devant tant d'autres concurrents inconnus. Appelés à exister durant le contact, nous sombrons dans l'inexistence dès lors que nous ne sommes pas appelés ou connectés. Notre anxiété de cesser d'être dès lors que nous sommes hors lien nous porte à nous rendre accessibles tout le temps et à être constamment distraits pour cela

même. Notre environnement proche se décolore au profit des mirages des horizons lointains. Et l'indépendance trompeuse se renverse en détresse ou en folie à partir du moment où nous avons besoin de la présence d'un autre en chair.

Êtres incarnés, nous avons, comme les arbres, besoin de terre pour pousser et pour tenir debout jusqu'au bout. Êtres vivants, et contrairement aux arbres, nous sommes sans racines et capables de nous déplacer. Êtres intelligents, nous avons produit un monde artificiel de plus en plus éloigné des données naturelles et ce monde nous confère les pouvoirs des dieux à l'exception de l'immortalité. Nos technologies sont en train de réaliser les rêves que représentaient nos mythes. Le constat de notre puissance nous rend ivres de nous-mêmes. Nous sommes devenus, en vertu de nos formidables progrès, des êtres *sans gravité*, gravitant autour de leur ego et de leurs rassurants alter ego⁴.

La crise actuelle de l'humanité

L'avènement de l'homme moderne advient, à la fin de la Renaissance, avec la perte de tout repère fixe. Non seulement la terre n'en est plus le centre, mais l'univers apparaît comme *une sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part*⁵. L'avènement de l'homme post moderne⁶ coïncide avec *la spiritualisation de la planète*, désormais pourvue d'une *nouvelle peau*, tissée d'images, de signaux et de messages⁷. Les hommes se croisent de manière cérébrale à l'intérieur de cette peau immatérielle, brassant une foulditude d'informations indifférentes aux contenus. L'homme est en train de changer lui-même de peau, le vivant humain mue.

Nous sommes devenus, en vertu de nos formidables progrès, des êtres sans gravité, gravitant autour de leur ego et de leurs rassurants alter ego.

2 Les Frères Karamazov.

3 En grec, la racine tel signifie loin, à distance.

4 Charles Melman, *L'homme sans gravité*.

5 Pascal, *Les pensées*.

6 Formule utilisée par E. Lyotard pour qualifier l'homme de l'ère de l'énergie nucléaire, l'ère post industrielle.

7 Ernst Jünger, *Le mur du temps*. Cette même idée se retrouve chez Teilhard de Chardin et chez Edgar Morin.

*L'essence de l'homme
et l'essence du régime
démocratique se
recourent.*

La dématérialisation de notre rapport aux choses et notre compulsion à l'accès immédiat nous font perdre le sens de la mesure. La réalisation de nos vieux rêves de puissance, grâce à l'immédiateté et la virtualité technologiquement obtenues, laisse libre cours à notre avidité et à notre soif de pouvoir. Le désir d'avoir tout au plus vite joint à la virtualisation de la finance⁸ génère la cécité des uns et la spéculation frauduleuse des autres. La tendance à substituer des techniques de gestion à la réflexion sur la signification de nos actes enraye la faculté de penser qui nous fait hommes. Le péril qui pointe aujourd'hui est celui de la naissance d'un homme qui, au lieu de construire le sens en échangeant avec ses semblables, se divertit ou achète du sens auprès des vendeurs de sens qui promettent de lui en « donner ».

Envisagé sous l'angle philosophique, ce qui est appelé aujourd'hui « la crise » est en réalité l'expression d'une profonde mutation. Nous sommes en train de passer d'une ère de notre histoire à une autre. Le philosophe Karl Jaspers distingue deux grands tournants dans l'histoire de l'humanité. Le premier coïnciderait avec l'émergence, entre 800 et 200 avant notre ère - en Inde, en Perse, en Chine, en Israël, en Grèce - des sagesses qui prennent conscience de la *nature spirituelle*⁹ de l'homme. Le deuxième adviendrait avec l'avènement de la rationalité technique qui transforme notre planète en une immense usine destinée à en exploiter les énergies et qui, pour la première fois de notre aventure dans ce monde, rend possible la destruction de l'humanité par elle-même¹⁰.

L'enjeu

Nous voici aujourd'hui face à une alternative décisive : ou bien nous laisser instrumentaliser par la technique, nous déshumaniser ou bien contribuer à

une nouvelle orientation de l'histoire qui, restituant à la technique sa place d'instrument, nous porte à franchir un seuil dans la construction de notre humanité¹¹. Cette alternative est avant tout adressée à l'individu qui, vivant dans le cadre d'institutions démocratiques, jouit de la possibilité de s'exprimer et de se réunir librement. L'alternative est adressée aux individus à travers une histoire qui a montré que les servitudes sont surmontées, non par des mesures étatiques, mais par le courage d'individus qui se sont ralliés pour résister au désastre.

La démocratie vise l'intérêt collectif en respectant les libertés individuelles. L'intérêt commun passe par l'égalité de tous devant la loi et la répartition équitable des richesses. La liberté individuelle est inséparable de l'éveil et du développement de la conscience qui n'advient que dans la rencontre avec autrui. L'homme est le seul vivant qui ne se réduit pas au processus biologique mais qui sait qu'il existe. L'homme est le seul vivant qui ne se définit pas par rapport à la nature mais par rapport au sens qu'il cherche à donner à sa vie d'homme, à la fois individuellement et collectivement. Car aucun d'entre nous ne peut survivre sans les autres. Car aucun d'entre nous ne peut développer son esprit sans échanger avec les autres.

L'essence de l'homme et l'essence du régime démocratique se recourent. La démocratie définit le cadre, les individus créent le contenu. Autant dire que la création du contenu dépend d'individus qui se rencontrent avec le but de comprendre pour agir. Leur rencontre est communication au sens originel de ce mot. Il ne s'agit pas de « communiquer sur » mais de mettre en commun des idées différentes. Il ne s'agit pas d'obtenir l'« adhésion » ou le « consensus », mais de construire un sens commun¹². Le sens se construit par la transformation des situations subies en questions clairement énoncées qui

8 Cf. Andreu Solé, *Une Crise Financière ?* Business Digest n° 192, Janvier 2009.
9 L'esprit recouvre la conscience de soi en quête de sens.
10 K. Jaspers, *La situation spirituelle de notre époque. Origine et sens de l'histoire et La bombe atomique et l'avenir de l'homme*
11 *Introduction à la philosophie et La situation spirituelle de notre époque* : l'ensemble de cet ouvrage porte sur la mutation de civilisation que nous vivons
12 Hannah Arendt définit la vie vraiment politique par la construction d'un sens commun en opposant celui-ci à l'idéologie qui est la logique d'une idée abstraite imposée à tous par le biais des masses medias.

exigent comme réponse, non pas des élucubrations intellectuelles, mais des actions, c'est-à-dire des décisions.

Le sens commun, qui constitue la finalité idéale du régime démocratique, peut être actuellement construit grâce à une nouvelle façon de vivre la démocratie. Au lieu de nous laisser balloter dans les courants d'air des abstractions des déclarations de principe des organismes internationaux et des démocraties étatiques, nous pouvons suivre la voie frayée par Alexis de Tocqueville : faire vivre les instances locales de la démocratie, inventer de nouvelles instances, multiplier les occasions de rencontre. Au lieu d'aborder globalement le caractère global des problèmes qui se posent à nous actuellement, aborder ensemble avec intelligence les problèmes que pose localement une situation mondiale périlleuse. C'est de cette

approche collaborative et concrète que peut émerger une nouvelle politique humaine - d'une anthro politique, selon l'expression d'Edgar Morin¹³.

...

Pour que ces propos ne s'en aillent pas dans le désert des idées abstraites, à chacun de retrouver sa parole! La parole est la langue qui, de vive voix, s'échange. La parole est la voix par laquelle, personnellement, je m'engage. La parole est notre lien originel de proximité. La parole est notre lien à la fois charnel et symbolique. Quand elle ne se fige pas en discours, lorsqu'elle circule d'un individu à l'autre, la parole est créatrice de monde. Faisons-lui confiance.

*Quand elle ne se
fige pas en discours,
lorsqu'elle circule
d'un individu à
l'autre, la parole est
créatrice de monde.*



13 Pour une politique de l'homme.



Il ne s'agit pas d'imposer telle réponse ou telle autre mesure décidée « en haut », mais de créer les conditions pour que les citoyens, souvent reliés en réseaux, se comportent comme des entrepreneurs.

Laboratoires d'une économie différente

par Manfred Mack

Où en sommes-nous aujourd'hui face à cette crise qui persiste ? Nul ne peut le dire. Ceux qui nous gouvernent ont eu recours à des mesures fortes (plans de relance, mesures de régulation, etc.). Ils ont agi avec rapidité et de façon raisonnablement coordonnée, sachant que les interventions ne seraient efficaces que si elles se prenaient au niveau mondial.

Ces mesures étant lancées, on est en droit de s'interroger sur l'objectif implicitement admis, à savoir le retour à un fonctionnement de l'économie « comme auparavant ». Heureusement, une autre vision des choses commence à s'exprimer : celle qui consiste à voir le choc provoqué par la crise comme une occasion favorisant la remise en question du modèle actuel et une poussée volontariste vers quelque chose de vraiment nouveau qu'il convient d'inventer.

Pour nous, les économies locales peuvent être des terrains extraordinairement féconds d'expérimentation de cette économie nouvelle à inventer. Elles peuvent être de véritables laboratoires d'une économie tout à fait différente.

Au travers de ce que nous avons pu nous-mêmes observer sur le terrain

et de ce que les contributeurs à ce Numéro 2 de Transitions nous expliquent, cinq thématiques méritent d'être considérées comme des champs d'expérimentation particulièrement prometteurs.

Les changements par des projets initiés et portés par des acteurs sur le terrain.

Il ne s'agit pas d'imposer telle réponse ou telle autre mesure décidée « en haut », mais de créer les conditions pour que les citoyens, souvent reliés en réseaux, se comportent comme des entrepreneurs. Les exemples évoqués ici sont nombreux : à Lodève, à Totnes, dans les lieux où s'implantent les AMAP et les initiatives de mise en œuvre des monnaies locales.

Dans chaque cas, on ne peut être que frappé par l'énergie manifestée dans ces réseaux d'initiatives locales. Les personnes sont désireuses d'y consacrer leur temps, leur talent, des ressources qu'elles mettent à disposition. Elles y trouvent la motivation de « faire ensemble », de découvrir les complémentarités, de s'exprimer dans des réalisations à plusieurs où chacun se responsabilise autour de valeurs partagées.

On n'attend pas que d'autres fassent pour vous. On prend les choses en main...

Il semblerait toutefois que la réussite passe par la mise en mouvement d'une animation et d'une coordination « légère » des initiatives, de façon à entretenir la dynamique nécessaire. Il y a là un nouveau savoir faire à développer.

Le développement de comportements et d'une culture « d'auto exigence ».

Les groupes et les réseaux qui entreprennent ensemble sur le terrain n'ont de comptes à rendre qu'à eux-mêmes. Là où des initiatives se prennent, les participants découvrent tout le potentiel qui peut être libéré par le fait de se stimuler mutuellement, d'apprendre les uns des autres, de s'encourager mutuellement.

Nous avons pu observer plusieurs situations où le groupe, parce que la confiance s'était installée parmi les membres, se sentait « plus fort ensemble » et plaçait la barre haute en termes d'exigence pour lui-même. C'était le cas pour le groupe des commerçants locaux à Lodève. Et dans le système AMAP, les producteurs ont envie de fournir à leurs clients abonnés des fruits et des légumes toujours variés, toujours de qualité, toujours cueillis avec soin. Il y a là l'effet d'engagements, souvent tacites, que l'on se fixe parce que c'est ce que l'on estime que les autres attendent de vous et même vous aideront à tenir !

.L'apprentissage des vertus de la « diversité reliée ».

Dans les économies locales où on est plus proche du terrain, de la vraie vie, de la Nature aussi, le sens de la valeur par la diversité existe de façon spontanée dans l'esprit des gens.

Le thème de la diversité (bio diversité) revient comme un leitmotiv dans un grand nombre d'expériences vécues et/ou observées sur le terrain et dans plusieurs contributions réunies ici.

L'article de Dominique Viel et l'entretien qui en fait partie du Professeur Unlanovicz, décrit l'idée fondamentale d'un équilibre à trouver entre résilience (elle-même fonction de la diversité reliée) et performance. L'aptitude d'un système à créer de la valeur durablement est donc une question de bon « dosage » entre ces deux paramètres. Il est clair que le fonctionnement « optimum » ne peut être trouvé que par un processus d'essais - erreurs, c'est-à-dire par l'expérimentation.

On est tenté de dire que l'ensemble de notre système économique doit installer en lui-même des capacités d'adaptation à un environnement en évolution et donc de résilience. Les enseignements tirés des expérimentations locales seront à cet égard très précieux.

Une propension naturelle à utiliser des approches globales de création de valeur.

Au niveau des économies locales, les entreprises sont pour la plupart de taille modeste. Leurs propriétaires sont des individus ou des familles qui font partie du « tissu local ».

La pression exercée par des actionnaires extérieurs soucieux d'une rentabilité ou d'une plus-value assurée n'existe pas. Une plus grande liberté permet une approche de l'entreprise plus humaine, plus solidaire, plus respectueuse de l'environnement.

Des artisans locaux se tournent naturellement vers l'éco construction, l'approvisionnement auprès des producteurs locaux est aussi un réflexe spontané, comme le fait d'offrir des emplois à des salariés en insertion parce qu'ils sont dans une situation de défavorisés.

Le thème de la diversité (bio diversité) revient comme un leitmotiv dans un grand nombre d'expériences vécues sur le terrain et dans plusieurs contributions réunies ici.

L'impression qui se dégage des différentes expériences locales c'est que l'activité liée à l'économie fait intimement partie de la vie.

D'autre part, les acteurs faisant partie des économies locales sont en relation plus directe avec la Nature, donc sensibilisés aux possibilités d'en tirer valeur grâce à l'organisation intelligente de circuits « en boucle » d'utilisation et de transformation de la bio masse, selon le principe que les surplus des uns peuvent être des ressources pour d'autres.

Ainsi, les entreprises locales tendent-elles spontanément à créer de la valeur sociétale et environnementale, tout en opérant dans une économie de marché.

La redécouverte du plaisir que procure l'activité productrice.

L'impression qui se dégage des différentes expériences locales c'est que l'activité liée à l'économie fait intimement partie de la vie. Les gens, plus que dans les grandes entreprises dépersonnalisées, aiment leur métier. Ils l'exercent la plupart du temps avec élan, parfois avec passion, souvent en y prenant plaisir. Le plaisir semble venir du travail lui-même (le plaisir du travail bien fait...) mais aussi du fait que, parce que l'on se connaît, parce que l'on se soutient, il s'établit entre les acteurs une qualité de relation agréable. Cela se sent dans les réunions, dans la manière dont on est accueilli dans les commerces. Nous sommes convaincus

que cet état d'esprit est source d'un supplément d'énergie humaine, bénéfique pour les gens et pour l'économie qu'ils co-construisent.

Peut-être peut-on s'inspirer du Réseau BALLE (Business Alliance for Local Living Economies)¹ aux Etats-Unis ? C'est un réseau de réseaux locaux. Les économies locales sont donc reliées entre elles et échangent leurs bonnes pratiques. Des chercheurs, parmi lesquels des économistes, aident les membres des réseaux à en dégager les enseignements en termes de bonne santé économique. Non seulement a-t-on dans ce cas des « Laboratoires sur le terrain », mais aussi un réseau de « Laboratoires reliés ».

Au-delà même du modèle BALLE qui relie les économies locales, principalement aux Etats-Unis et également avec quelques autres pays développés, nous souhaitons explorer les liens fertiles qui pourraient être établis entre économies locales Nord - Sud. Nous en parlerons dans un article à paraître dans Transitions N°3, dont le thème sera « La réalisation des potentiels ».



¹ Cf. article « Emergence d'une économie locale vivante » p 27

Les fondateurs de Transitions

Manfred Mack. Consultant en stratégie d'entreprises au sein du Cabinet Imagination Développement qu'il dirige.

manfred.mack@libertysurf.fr

Thierry Groussin. Chargé de la formation des dirigeants à La Confédération Nationale du Crédit Mutuel.

thygr@wanadoo.fr

Laurent Marbacher. Fondateur et dirigeant du cabinet de conseil Esprit d'Entreprise.

lmarbacher@mac.com



Pour recevoir ou s'abonner à Transitions

- Abonnement de soutien à partir de 50 €
(2 numéros/an)
- Abonnement annuel individuel 26 €
(2 numéros/an)
- Abonnement annuel de groupe
(2 numéros/an)
 - 5 abonnés 120 €
 - 10 abonnés 220 €
 - 20 abonnés 400 €
- Prix pour l'achat d'un exemplaire 15 €
- Achat en nombre, commande de 20 exemplaires et plus
Prix par numéro 10 €

Règlement par chèque à l'ordre de :

Association Transitions
26, Rue George Sand
75016 PARIS

SOMMAIRE

EDITORIAL

Pour qu'il y ait de la vie là où on vit
par Thierry Groussin P. 1

INITIATIVES CITOYENNES

**Les « Amap » :
produire et consommer localement**
*Entretien avec Daniel Vuillon
et Kolin Kobayashi* P. 3

ECONOMIE MONETAIRE

**Changez la monnaie,
vous changez la relation**
Entretien avec Bernard Lietaer P. 8

BIODIVERSITE

L'évangile des herbes folles
*Dialogue avec Gilles Clément
et Christian Mayeur* P. 12

ECOLOGIE SCIENTIFIQUE

Ville en transition
Entretien avec Robert Hopkins P. 17

ECONOMIE LOCALE

Emergence d'une économie locale vivante
par Manfred Mack P. 22

BIOLOGIE

L'économie cellulaire
Entretien avec Olivier Neyrolles P. 34

INNOVATION

Vers une économie de l'estime
Entretien avec Jean-Michel Cornu P. 39

PHILOSOPHIE

**Pour une démocratie mondiale
de la proximité**
par Eugénie Vegleris P. 42

SYNTHESE

Laboratoires d'une économie différente
par Manfred Mack P. 46